

Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 359

Juillet - Septembre 2023



*Parsifal, le baptême de Kundry à l'acte III.
(Chromo allemand.)*

Siège social : 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr
IBAN : FR81 2004 1010 0102 0988 3C02 255

0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



NOS PROCHAINES RENCONTRES

- **Samedi 7 octobre 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Le festival de Bayreuth 2023 », par Michel Casse
- **Samedi 18 novembre 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Dvorak et Wagner », par Robert Pierron.
- **Samedi 16 décembre 2023 à 16 heures à l'hôtel Ibis :**
Réunion de fin d'année.
Sujet complémentaire à préciser.
La réunion se clôturera par un buffet convivial.
- **Samedi 13 janvier 2024 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Le voyage en Extrême-Orient de Siegfried Wagner », par Michel Casse
- **Samedi 10 février 2024 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Wagner : l'art est la révolution », par Dorian Astor, auteur et philosophe
- **Samedi 23 mars 2024 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« *L'Or du Rhin* », par Michel Casse
- **Samedi 4 mai 2024 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Richard Strauss », par Marie-France Jacquin

**Le bureau des Rencontres Wagnériennes
vous souhaite de bonnes vacances d'été,
de la musique
et vous donne rendez-vous à la rentrée.**

Lohengrin à Strasbourg

L'opéra de Strasbourg propose en mars 2024, une nouvelle production de Lohengrin, avec la distribution suivante : **Michael Spyres** (Lohengrin), **Johanni van Oostrum** (Elsa de Brabant), Anaïk Morel (Ortrude), Josef Wagner (Friedrich von Telramund), Timo Riihonen (le roi Heinrich), Edwin Fardini (le Héraut).

La mise en scène sera de Florent Siaud et la direction musicale sera assurée par Aziz Shokhakov.

En collaboration avec le Cercle Wagner de Strasbourg, l'agence WeOpera propose un week-end autour de la représentation du **samedi 16 mars 2024, 18 heures** (ou, éventuellement, du dimanche 10 mars), avec conférence wagnérienne autour de *Lohengrin* et déjeuner en commun avant la représentation.

Les personnes intéressées peuvent contacter le président des Rencontres Wagnériennes qui leur fournira les renseignements complémentaires.

Carnet

Laurent Croizier, que connaissent bien les membres des Rencontres Wagnériennes pour les conférences qu'il a pu faire pour nous, quitte son poste de directeur des publics adjoint, en charge de la communication, des relations publiques et du développement artistique à l'opéra national de Bordeaux.



Il quitte aussi le Grand Théâtre de Bordeaux, après presque vingt-cinq ans de présence. C'est avec émotion que nous avons assisté, le 13 juillet, à son verre d'adieu dans le salon Boireau du Grand Théâtre.

Nous lui adressons tous nos vœux pour ses nouvelles fonctions de secrétaire général à L'Auditorium - Orchestre national de Lyon.

WAGNER IL Y A 150 ANS

RICHARD POSE LA CHARPENTE DU FESTPIELHAUS
ET CASSE SA PLUME EN OR

Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance.

En cet été, Cosima trouve que Richard ne travaille pas assez.

Il est préoccupé par la construction du théâtre et les finances de l'entreprise de Bayreuth.

Il espère une garantie de la part du roi de Bavière car les sociétés Wagner ne rapportent pas autant qu'il avait été un moment espéré. Fin août, par une Communication à MM. les Patrons des festivals scéniques à Bayreuth, il confirme les rumeurs parues dans la presse que « les représentations projetées ne pourront avoir lieu avant l'été de 1875 ».

La finition de la charpente du Festpielhaus est toutefois célébrée comme il convient avec le traditionnel régal des charpentiers ou « repas du bouquet », que ceux-ci accrochent tout en haut de l'édifice.

Mardi 1^{er} juillet 1873

« R. a eu une mauvaise nuit; il a rêvé d'un voyage avec sa sœur au cours duquel la voiture tombe dans un précipice ; me racontant ce rêve à table, il me dit qu'il est convaincu que la conception de Schopenhauer est exacte, que l'on s'éveille de la vie à la mort comme d'un rêve angoissant et que l'agonie est comparable aux mouvements convulsifs par lesquels le dormeur lutte contre le réveil et cherche à préserver ses cauchemars. (...) À propos de notre maison et de tous les soucis qu'elle nous occasionne, R. me dit: « Les bonnes choses arrivent bien lentement, on les attend longtemps, quelque chose s'oppose toujours à leur réalisation, tandis que le malheur éclate sur vous de manière imprévue. » »

Mercredi 2 juillet

« R. me dit : si encore ils avaient déclaré dans la loi sur la presse qu'ils voulaient préserver la langue allemande d'une dégradation totale et imposer, par l'intermédiaire d'une commission, des amendes, des peines aux journaux coupables de sabotage. Même chez Uhland, ⁽¹⁾ nous trouvons des constructions erronées et des formations de mots absurdes. L'individu isolé ne peut guère s'opposer à cet envahissement de la décadence et quel que soit le zèle dépensé dans la recherche et la connaissance des erreurs, il ne peut pas en consacrer autant à la description de la situation. R. me dit que même Grimm dans sa Grammaire n'accorde guère d'attention à la logique de la formation des phrases. (...) L'air est frais, mais nous allons quand même voir notre maison ; Fidi ⁽²⁾ s'entretient avec le maçon ; il a d'ailleurs beaucoup changé depuis qu'on lui a coupé les cheveux, ce qui lui a donné une humeur tout à fait virile, il ne veut plus aller avec les autres enfants chez le maire malgré les gâteaux et les fraises, il refuse d'y aller même avec moi, il exige qu'on l'appelle Helferich et il bat Eva en lui disant : « Maintenant je m'appelle Helferich! » (...) — Le soir, nous continuons notre lecture de Uhland, nous prenons grand plaisir à ses différents personnages, le moine Ilsan ⁽³⁾

(1) Ludwig Uhland (Tubingue, 26 avril 1787 - *ibid.*, 13 novembre 1862), poète romantique et spécialiste de la langue. On se souvient aujourd'hui surtout de lui pour ses ballades, mises en musique par de nombreux compositeurs. Il publia de nombreuses études sur la littérature médiévale allemande, que Richard et Cosima, nous apprend le journal, sont justement en train de lire.

(2) Surnom en famille de Siegfried Wagner, fils de Richard et de Cosima, né le 6 juin 1869. Son deuxième prénom était « Helferich », composé des racines « helfe » (aide) et « ric » (pouvoir, puissance).

(3) Moine belliqueux, personnage de la chanson héroïque de la Roseaie de Worms. Kriemhilde, la reine des Burgondes, invite des héros bernois à un tournoi et promet un chapelet et un baiser aux vainqueurs. Ilsan vainc 53 adversaires et reçoit donc 53 chapelets



© D. R.

Ludwig Uhland.

Lithographie de 1848 de Philipp Winterwerb (1827-1873).

en particulier nous amuse beaucoup ; le Nibelungenlied ⁽⁴⁾ nous fait une impression toujours neuve, toujours puissante (notamment la seconde partie) ⁽⁵⁾ ; qui a pu composer ce poème? Un poète plus grand que Wolfram parce que la poésie populaire, les personnages proches du peuple l'enthousiasmaient, alors que Wolfram est séduit par les éléments exotiques ; le poète des Nibelungen a vécu sur un sol qui lui était familier, celui de sa patrie. Comme Hebbel et Geibel sont misérables en comparaison ! » ⁽⁶⁾

qu'il avait promis à ses frères lors de son départ, et sa barbe rugueuse égratigne la reine lors des 53 baisers.

(4) *La Chanson des Nibelungen*, épopée médiévale germanique, dont Wagner s'est inspiré pour sa Tétralogie ainsi que pour l'épisode de la cathédrale de *Lohengrin*.

(5) La mort de Siegfried, et le veuvage de Kriemhilde.

(6) Christian Friedrich Hebbel (Wesselburen, Holstein, 18 mars 1813 - Vienne, 13 décembre 1863). Il écrivit une trilogie dramatique sur les Nibelungen.

Emmanuel Geibel (Lübeck, 17 octobre 1815 - *ibid.*, 6 avril 1884). En 1857, il avait composé une tragédie intitulée *Brünnhilde*.

Vendredi 4 juillet

« En arrivant au chapitre de Rüdiger, nous nous avouons avec émotion que cette deuxième partie du Nibelungenlied dépasse encore l'Illiade par la délicatesse de la description du sentiment du devoir qui vous déchire véritablement le cœur. « Tu aurais dû avoir un Dieu pour mari », me dit R. ; « eh bien ! je l'ai ! », lui dis-je. — Entrant dans son cabinet de travail, il me dit : « Maintenant, tout a un sens, mes livres, ma table de travail, parce que tu es près de moi ; quand je pense à mes déménagements d'autrefois, au désespoir avec lequel je m'installais quelque part. » — « Ta première femme ne serait plus assez jeune pour toi maintenant », lui ai-je dit aujourd'hui et il m'a dit : « Oh ! mon enfant, si tout était resté comme autrefois, je serais bien vieux maintenant ! » »

Lundi 7 juillet

« Lettre de Barcelone, un Comité Wagner s'est formé dans cette ville; consacré à la tâche consistant à faire connaître ses œuvres, ils demandent un programme de concert et la lettre est très émouvante. »

Mercredi 9 juillet

« R. me raconte un rêve étrange qu'il a fait cette nuit : il rendait visite à un prince qu'il appelait Altesse et était avec lui à peu près dans les mêmes termes qu'avec le roi de Bavière ; celui-ci lui reprochait d'avoir voyagé en train spécial le soir de son anniversaire à lui, R., le priant de ne plus recommencer et R. lui affirmait qu'il n'avait pas pris ce train et lui serrait les mains pour l'apaiser. Lorsqu'il s'était éloigné, R. s'était dit : pourvu qu'il ne découvre pas cette horrible faute; c'était une sorte de tromperie qui le conduirait peut-être à la mort au cas où, comme il était inévitable, il était découvert ; R. se demandait alors comment il supporterait la situation si l'innocent était accusé à sa place, il s'éveillait avec d'horribles remords, se sentant très mal, mais véritablement délivré. »

Mardi 15 juillet

« Le peintre Hoffmann ⁽¹⁾ nous envoie une lettre très sensée et très convenable. Il semble avoir terminé ses esquisses. »

Jeudi 17 juillet

« R. est plein d'ardeur et travaille maintenant avec plaisir. Le monde est assez calme et seule la maison nous donne des soucis. Par hasard, après le déjeuner, nous parlons de surdité et de cécité. R. préférerait supporter le premier de ces maux, son oreille lui donne plus de souffrances que de joies (ces dernières étant cependant proches de l'extase), tandis que la vue seule lui donne beaucoup plus de distraction. »

Lettre de Richard Wagner, à Josef Hoffmann, de Bayreuth, le 17 juillet 1873

« Très cher ami,

Je m'adresse de nouveau à Brandt ⁽²⁾ pour lui demander les renseignements dont vous avez besoin, qu'il a affirmé, lorsqu'il est venu me rendre visite ici il y a quelques jours, vous avoir alors précisément fournis oralement. Qu'il le refasse maintenant par écrit !

(1) Josef Hoffmann (Vienne, 22 juillet 1831 - *Ibid.*, 31 janvier 1904), peintre paysagiste. Il réalisera les décors pour la création de la tétralogie à Bayreuth.

(2) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - *Ibid.* 27 décembre 1881), machiniste au théâtre grand-ducal de Darmstadt. Il aménagera la scène de Bayreuth.

Pour ce qui concerne le report de la représentation projetée à 1875, vous êtes bien renseigné. J'aurais aimé pouvoir vous donner de vive voix les explications nécessaires lors de la nouvelle rencontre à Bayreuth autrefois espérée, car il me fallait bien présumer que vous aussi, tout comme Brandt, à en juger par vos déclarations, deviez tenir pour impossible de terminer aussi vite les travaux artistiques préliminaires qui, dans l'autre cas, devraient être déjà achevés dans l'année en cours. La salle de peinture dont vous avez besoin est toutefois prête depuis longtemps et vous pourriez l'utiliser tous les jours. Il est toutefois impossible de mettre un toit à la scène avant l'automne, ce qui résulte simplement de la difficulté extrême de la construction. Mais comme je dois insister sur le fait qu'il faut que tous les détails scéniques et décoratifs aient été déjà éprouvés avec précision et essayés à l'été et à l'automne précédant l'année de la représentation et que l'on ait cherché à se les rendre familiers, avant que nous puissions ensuite, dès l'ensemble du personnel musical et dramatique réuni, passer aussitôt sans perte de temps à des répétitions complètes, je souhaite malgré tout que le report à une année postérieure ne modifie en rien votre zèle pour l'entreprise et l'achèvement des travaux : parce que je crois que même en nous y tenant le plus strictement, nous n'avons pas encore trop de temps devant nous. Je vous prie donc instamment de bien vouloir vous munir du nécessaire pour une réunion l'automne prochain afin que nous puissions fixer précisément le mode et l'ordre des travaux et les faire coïncider avec notre temps.

Soyez assuré que votre assentiment en ce sens me fera un grand plaisir, en ce qu'elle me permettra d'envisager le renouvellement de votre connaissance personnelle, qui m'est si chère.

Avec mes salutations les plus respectueuses et dans la plus grande espérance, je demeure

Bayreuth
17 juillet 1873

Votre
très dévoué
Richard Wagner »
(Traduction : Michel Casse)

Samedi 19 juillet

Décès, à Klosters, dans les Grisons (Suisse), du violoniste et compositeur Ferdinand David, né à Hambourg le 20 avril 1810, créateur du concerto pour violon n° 2 en mi mineur, opus 64, de Mendelssohn.

Dimanche 20 juillet

« À notre enterrement, dit R., on jouera le dernier mouvement de *Tristan et Isolde*. » — (...) Nous allons nous promener avec les enfants, les bleuets dans les champs rappellent à R. le premier hommage qu'il reçut d'une femme : alors qu'il avait douze ans et qu'il était à Thale en visite chez son professeur Humann, ⁽³⁾ une petite fille avait posé sur sa tête une couronne de coquelicots et de bleuets qu'il avait immédiatement arrachée. »

Samedi 26 juillet

« J'ai pris pour mon père un appartement à l'hôtel du Reichsadler, je vais à sa rencontre jusqu'à Neumarkt, mais il n'arrive pas à l'heure prévue ; je reviens et Richard m'attend avec notre ami Klindworth qui vient d'arriver pour prendre la partition du *Crépuscule des dieux* pour un arrangement. Mon père arrive à 3 heures, extrêmement fatigué. »

(3) Le professeur de piano du petit Richard à Dresde.

Mercredi 30 juillet

« Grand repas des enfants avec mon père auquel les enfants plaisent beaucoup et notamment Fidi qu'il appelle toujours ce « remarquable gamin ». — R. travaille, mais il est un peu fatigué et de mauvaise humeur, affirmant qu'il se sent de trop dans ma vie avec mon père. »

Jeudi 31 juillet

« Grande invitation chez mon père, tous les enfants sont à table, tout le monde plaisante beaucoup ; malheureusement une affreuse querelle naît entre les enfants dès que nous sommes de retour à la maison ; comme d'habitude dirigée contre Eva et je dois appeler R. à l'aide et lui demander de punir les deux aînées ; je lui expose les faits qui se sont accumulés et je lui demande d'exercer les fonctions paternelles dans toute leur sévérité et, pour la première fois, il donne une gifle à Daniella et à Blandine qui sont très effrayées. (...) — Lorsque tout le monde est parti, R. tombe dans un état de profonde mélancolie, il pleure et sanglote parce qu'il ne se reconnaît pas le droit de châtier les enfants ; il semble n'être plus que douleur. »

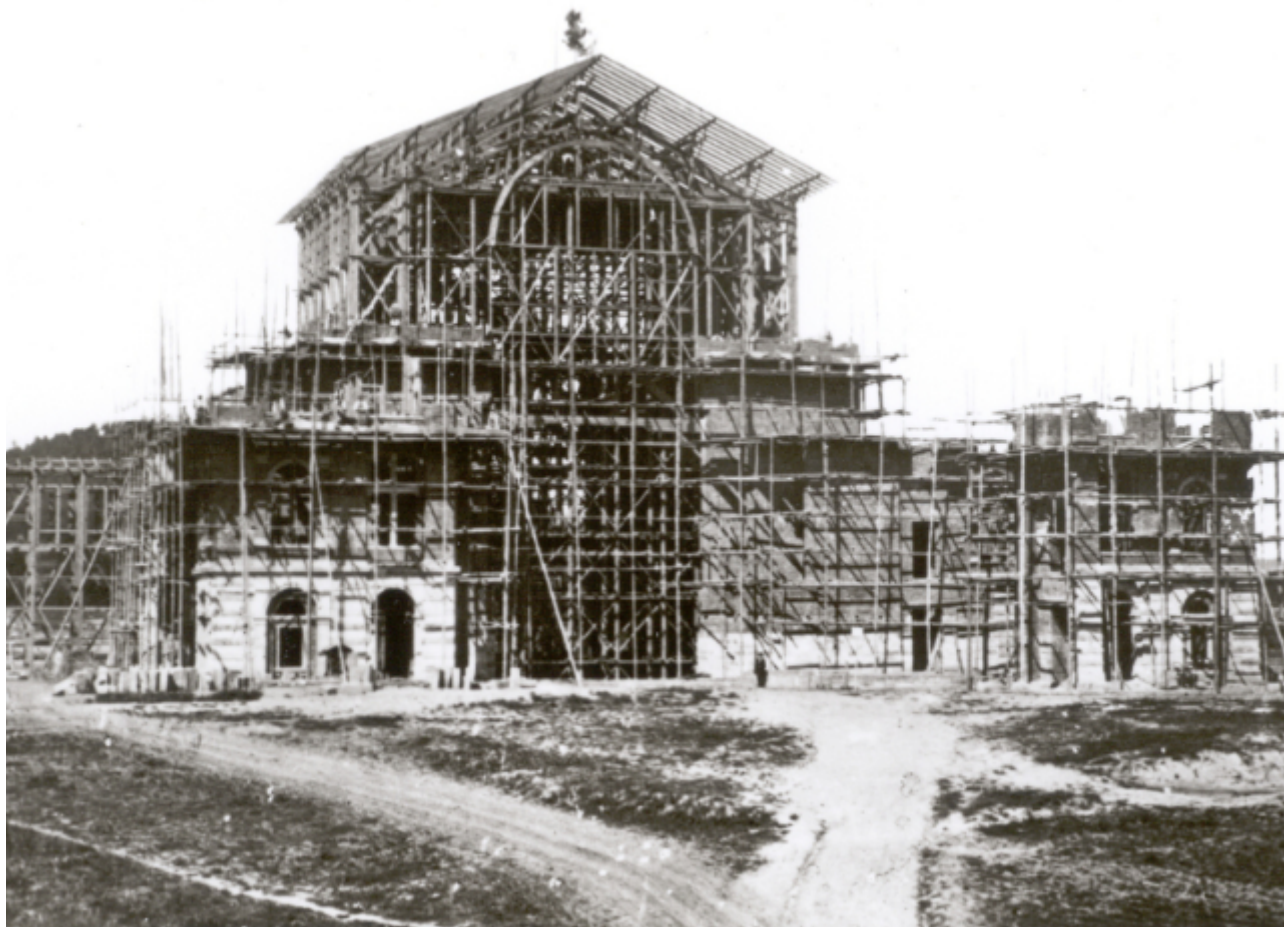
Samedi 2 août

Régal des charpentiers (fête traditionnelle pour célébrer la fin des travaux de la charpente d'un bâtiment) ou fête du bouquet (un sapin décoré de ruban

est en général accroché au sommet de l'édifice) du *Festpielhaus*.

« Vers 5 heures, nous nous mettons tous en route, nous faisons une étrange ascension sur les échafaudages ; nous avons les idées les plus merveilleuses ; pour la première fois, dit mon père, un théâtre se trouve construit pour une idée et pour une œuvre ; lorsque au son de la marche de *Tannhäuser*, au lieu de nobles chevaliers (ou plutôt des comédiens jouant faussement le rôle des fiers chevaliers), de véritables ouvriers se réunissent, se saluent simplement et qu'en même temps retentissent les derniers coups de marteau, cette marche me semble pour la première fois connaître sa véritable inauguration. Le chant « Remerciez maintenant tous Dieu » retentit dans le bleu de l'éther, sous un ciel magnifique, devant un paysage riant, et, après ce chant de victoire, mon cœur s'élève ; comme ma peur devant les échafaudages a disparu, de même s'efface mon tremblement devant la hardiesse de l'entreprise, la foi déploie ses ailes et nous emplit de bonheur ! — La visite que nous rendons ensuite aux ouvriers nous réchauffe encore le cœur, ils ne savent rien et pressentent pourtant. — Que restera-t-il de tout cela aux enfants ? »

Pour cette occasion, Richard Wagner composa et récita les poèmes suivants :



Le *Festspielhaus* de Bayreuth, le 2 août 1873, jour du régal des charpentiers.

(On notera le bouquet placé au sommet de l'édifice.)

La petite silhouette en bas, à droite de la grande ouverture, serait-elle celle de Wagner ?

Pour le régal des charpentiers du théâtre des festivals scéniques de Bayreuth

I.

Si je devais vous remercier au juste poids,
Je crois que la charpente devrait chanceler sous la
[charge :

Pour que nous restions tous indemnes,
Je dis sans exagération aucune
Que je sais bien
Ce que je dois à votre zèle honnête.
Nous pouvons maintenant assurément tous nous
[réjouir,

Car nous pouvons nous amuser dans les airs :
Mais quand nous étions encore embourbés au ras
[de la terre,

Il y avait bien des fers qui lochaient ;
On disait : mais que creusent-ils donc là, en bas ?
Y trouvera-t-on la pierre philosophale ?
Nous l'y laissâmes ; mais nous élevâmes
Des briques en une solide membrure,
Puis haut dans les airs
Nous nous élançâmes hors du trou profond.
Les charpentiers avec leurs longs bâtons
Devaient élever l'échafaudage,
Sur lequel nous nous tenons maintenant et regardons
[alentour,

Pour réfléchir à ce qu'il nous reste à bâtir.
Tous ne le comprennent pas encore, mais une chose
[est sûre :

L'affaire se déroule selon un plan et un tracé précis.
Vous les avez laissés vivre, imaginés tous les deux,
Mais ils ne savent pas eux-mêmes qui les a faits.
Très justement chacun fit sa part,
Et vous pouvez voir tout de suite ce que je veux dire,
Sans Brückwald, ⁽¹⁾ son tracé et son plan,
Nous n'aurions certainement pas pu arriver à cet
[échafaudage.

Songez-y bien : c'était de l'art,
Une œuvre pareille ne naît pas de la brume et du
[brouillard !

Je crois qu'aucune ville allemande
Ne possède de construction en bois aussi audacieuse.
Elle est passée du papier au trou profond,
On dirait bien quand même qu'elle s'en est extraite !
Comment sommes-nous sortis de la glaise et de la
[boue ?

L'un aida l'autre, et tous la nécessité :
Et s'il n'y avait pas un aide, il y avait Hölfel,
Le maître charpentier Weiss aida le maître maçon
[Wölfel. ⁽²⁾

Tout cela est clair et chacun le sait ;
Mais il est encore besoin d'une preuve
De la façon dont tout s'est fait dans les règles,
Que l'on eut l'audace ici d'une telle construction.
L'affaire a un fondement obscur,
Comme celui d'où est né cet échafaudage :
Vous l'avez maintenant fait sortir du fondement,
Aussi vous dirai-je également qui a élaboré le plan.
À qui veut y voir l'ouvrage du diable,
Je dis : le plan fut conçu... par la confiance !
Un désir allemand profond et insondable
Devait une nouvelle fois obtenir la confiance :
Quelqu'un se fia à l'essence allemande ;
Écoutez maintenant s'il en fut malheureux !
Durant de longues années, il créa son œuvre :

(1) Otto Brückwald (Leipzig, 6 mai 1841 - *Ibid.*, 15 février 1917).
Architecte responsable de la planification et de la direction des travaux du palais des festivals de Bayreuth.

(2) Carl Wölfel (1833 - 1893), architecte et maître d'œuvre du palais des festivals de Bayreuth.

La confiance lui donnait force et vigueur ;
Et pour qu'il achève en toute tranquillité son œuvre,
Un roi en personne lui tendit les mains.
Dans la Franconie bavaroise,
Le citoyen maintenant lui a aussi offert la main ;
Il s'était fié à lui-même
On se fait maintenant à lui pour bâtir sa maison,
Son œuvre, issue de son plan,
S'y adressait maintenant nettement au monde. —
C'est pourquoi je dis que le fondement sur lequel
[nous bâtîmes,
C'est que les citoyens de Bayreuth me firent confiance.
Et ce n'est pas seulement parler au figuré,
Le sol dans lequel nous avons creusé ce trou,
C'est le le sol et la terre de Bayreuth ;
Cette fois-ci, nous ne devrions pas l'arracher,
Mais plutôt le planter de tels arbres de l'art,
Que nous clorons en un tout solide,
Où le monde pourra bientôt se rendre compte
De ce que la confiance allemande crée pour elle-même.
Et je veux maintenant remercier tous ceux qui
[apportèrent leur aide,
Je résume tout en une seule pensée,
Qui enfermera tout ce que je viens de dire,
Et ai hardiment osé suggérer,
Tel un noble tableau dans un cadre solide,
En un seul nom :
Je pense qu'aucun de vous ne le regrette,
Elle s'écrie avec moi : vive Bayreuth !

II. Compliment pour le régal des charpentiers.

Aujourd'hui, nous posons le toit sur la maison,
Dieu le préserve de la chute et de l'effondrement !
Je laisse maintenant acclamer le maître d'ouvrage,
Quel nom dois-je lui donner ?
Wagner, ou ses patrons,
Ou même celui qui porte la couronne dans le pays ?
À celui qui s'avère le meilleur maître d'ouvrage,
Je crie : longue vie à l'esprit allemand !
Vivat !

(2 août 1873.)

(Traduction : Michel Casse)



Otto Brückwald,
l'architecte du *Festspielhaus* de Bayreuth.

Mardi 5 août

« R. accepte très gentiment mon projet conçu hier d'accompagner mon père jusqu'à Bamberg ; nous nous préparons rapidement et, à 11 heures, nous partons tous les neuf (la bonne d'enfants nous accompagne) ; comme je me sens très triste soudain, R. s'assombrit et me fait une de ces sorties passionnées qui m'attendent désormais à chaque visite de mon père. »

Mercredi 6 août

« — Nous visitons la bibliothèque, nous prenons grand plaisir aux manuscrits anciens, plus encore aux dessins de Dürer, en particulier au portrait de l'empereur Maximilien et un Christ excite encore plus notre admiration ; si, la veille, le crucifix du XIV^e siècle à la cathédrale et le tombeau de Henri II m'avaient profondément émue, les larmes nous sont venues aux yeux en regardant ce dessin.

Jeudi 7 août

« Charmante matinée ; nous visitons la grotte de Rosenmüller⁽¹⁾ qui nous fait grande impression ; nous pensons à la cape de brouillard, à la descente de Wotan et de Loge chez Alberich. Nous traversons la Suisse franconienne, nous descendons à Doos, un paradis au milieu des fleurs entouré de papillons.⁽²⁾ Nous dînons à Waischenfeld⁽³⁾ et le soir, à neuf heures, nous sommes à la maison ; Fidi toujours aussi gai. Entre Muggendorf et Doos, des gens charmants se sont joints à nous (ils venaient de Nuremberg) ; ils ont agité leurs chapeaux et une dame nous a lancé des fleurs. »



Vue extérieure de la grotte de Rosenmüller en 1804.
(L'entrée est tout à droite dans le rocher.)

(1) Grotte à stalactites de la Suisse franconienne, au sud-est de Bamberg, sur le territoire de Muggendorf, découverte en 1790, ouverte à la visite jusque dans vers 1960, aujourd'hui fortement dégradée.

(2) Doos est à moins de cinq kilomètres de Muggendorf. On y trouve une cascade et un pont sur la rivière Wiesent.

(3) Waischenfeld est à 7 km environ au nord-est de Doos, dans la direction de Bayreuth, à environ 25 km de là.

Vendredi 8 août

« Le recteur me donne les notes des enfants qui sont bonnes. Nous allons voir notre maison, les progrès ne sont pas rapides, mais notre tombe est terminée ! »

Mardi 12 août

« Le temps est mauvais, je crois que l'été est fini (...) »

Mercredi 13 août

« À table, R. me parle de son enfance et me raconte comment son père Geyer l'avait battu avec la cravache qu'il avait achetée avec de l'argent volé par lui, R., et que ses sœurs pleuraient devant la porte. »

Vendredi 15 août

« C'est aujourd'hui l'Assomption et une très belle journée ; je passe toute la matinée avec les enfants dans le jardin de notre nouvelle maison, l'après-midi, nous allons au théâtre puis à Bürgerreuth. Les travaux du théâtre avancent fort bien et nous sentons monter en nous à ce spectacle de sublimes pensées ; R. me dit qu'il s'explique ce rêve qui revient souvent et où il vole de l'argent par l'impression de cauchemar que lui laisse le spectacle du théâtre : n'est-il pas un escroc ? »

Samedi 16 août

« Il fait beau, je reste au jardin pendant que R. travaille avec ardeur à sa partition. Il m'a dit tandis que nous dînions : « Ce qu'il y a de pire dans la vieillesse n'est pas que l'on perde son feu, mais que la somme des expériences négatives que l'on a pu faire devient si grande qu'il faut véritablement se forcer à ne plus penser au monde. Dans la jeunesse, l'ambition joue encore son rôle, on écrit son *Vaisseau fantôme* et son *Tannhäuser*, bon, mais on ne sait pas encore ce que l'on fait ni si ce que l'on fait est bien ; dans la vieillesse, l'ambition se tait tout à fait et, afin de conserver l'envie de travailler, on se forge une discipline véritablement goethéenne. La conception que l'on se fait du monde et de la vie devient toujours plus triste et les soucis vous semblent être une aide contre le chagrin ! » »

Dimanche 17 août

« (...) arrivée de Malwida von Meysenbug⁽⁴⁾ qui s'installe définitivement ici à cause de nous ; nous bavardons beaucoup, je lui montre la maison. Je suis heureuse que cette excellente femme nous rejoigne ici, puisse-t-elle s'y plaire un peu ! »

Lundi 18 août

« R. travaille avec ardeur ; il me dit qu'il a réfléchi une demi-heure pour savoir si, à tel endroit de sa partition, il choisira le cor anglais ou simplement le cor. »

Naissance, à Mährisch-Schönberg (aujourd'hui Šumperk en République tchèque), de Leo Slezak, ténor autrichien. Il débuta en 1896 à Brno dans le rôle de Lohengrin. Parmi ses rôles wagnériens, il chanta Siegfried à Covent Garden, débuta en 1902 à la Scala dans le rôle de Tannhäuser. Il chanta à Vienne

(4) Malwida von Meysenbug (Cassel, 28 octobre 1816 - Rome, 26 avril 1903), féministe et intellectuelle, autrice des *Mémoires d'une intellectuelle*, amie de Richard Wagner, rencontré à Londres en 1855, de Nietzsche et de Romain Rolland. Témoin de Cosima lors de son mariage en 1870. Du 17 août 1873 au 4 janvier 1874, elle habita le 8 Dammallee à Bayreuth (les Wagner habitaient au 7 Dammallee).

sous la direction de Gustav Mahler, ainsi qu'à New York sous celle d'Arturo Toscanini. Il mourut le 1^{er} juin 1946 à Rottach-Egern, en Bavière.

Mercredi 20 août

« Passé la matinée au jardin avec les enfants, je leur fais la lecture (en français pour les aînées, mais je renonce à la langue étrangère sur les conseils de Malwida et de R. pour les petites). »

Dimanche 24 août

« La sérénade moresque de *L'Enlèvement au sérail* est depuis quelques jours notre air préféré, je le chante à Fidi, R. le joue et prend grand plaisir au génie de cette trouvaille. »

Lundi 25 août

« C'est l'anniversaire du Roi et de notre mariage que nous célébrons comme toujours silencieusement, R. m'offre comme il dit la petite somme qu'il envoie à notre chère église de Lucerne. Malwida nous offre des fleurs, nous buvons à l'anniversaire du Roi et nous lui souhaitons toutes les prospérités !... L'architecte Brückwald est venu de Leipzig pour inspecter notre théâtre et il trouve que tout va bien. Nous inaugurons la petite maison d'été avec un dîner improvisé. La soirée est belle, la solitude avec R. bienheureuse !... »

Jeudi 28 août

« Cette chaleur lourde exerce sur les nerfs un effet paralysant ; R. travaille malgré tout. L'après-midi, je vais à la nouvelle maison qui n'avance pas du tout. La dalle de granit est posée et, comme cela n'a pas été sans mal, il faut donner un pourboire aux ouvriers et R. plaisante de ce repas d'enterrement. »

Vendredi 29 août

« Notre seule joie est Fidi ; parlant de ses yeux brillants, nous parlons des yeux en général et de ceux de son père qui sont si particuliers : « Ils ont la gaieté, dit R., de ceux d'un saint dans son tombeau, quelque chose d'ascétiquement et fanatiquement tendre ! » »

Dimanche 31 août

« Après le déjeuner, nous terminons *Coriolan* au jardin avec une indicible émotion. Je dis à R. que lorsque l'on ne l'a pas entendue lue par lui, on ne connaît pas l'œuvre, pas plus que les Symphonies de Beethoven quand on ne les a pas entendues dirigées par lui. (...) Le soir, nous faisons de la musique avec nos copistes : ouverture des *Maîtres chanteurs* et celle de *Faust* ; ensuite R. chante des passages de *La Walkyrie* et, à la fin, nous remarquons tous que *La Walkyrie* est la plus pathétique et la plus tragique de toutes ses œuvres, *Tristan et Isolde* est beaucoup plus apaisant ; dans *Le Crépuscule des dieux* il y a au moins une figure populaire, Hagen, ce que n'est pas Hunding. »

Mardi 2 septembre

« Anniversaire de Sedan, cérémonie des drapeaux de l'Association des anciens combattants ; malheureusement nous n'avons pas de drapeau, mais nous sommes très émus lorsqu'ils défilent sous nos fenêtres et nous saluent amicalement ; ils ont l'air solides et ont fort bonne mine. « Nous ne sommes pas un peuple pacifique, s'écrie enfin R., nous sommes un peuple de guerriers et nous avons une culture de guerriers. » »

Mercredi 3 septembre

« — À table, il me dit qu'il a pensé ceci : « Mon Dieu, si Cosima avait vu la société avec laquelle je vivais à Königsberg ! Les clowns qui assistèrent à mon premier mariage, la directrice Hübsch en robe de satin ponceau ! D'où ne suis-je pas sorti ! » —



L'église de Tragheimer, en banlieue de Königsberg, où Richard épousa Minna.
(Carte postale de 1908.)

Après le dîner, il me joue des extraits de la *Preciosa*⁽¹⁾ et me raconte quelle impression cette marche rythmée par les triangles avait faite sur le petit garçon de huit ans qu'il était alors et qui l'écoutait dans la loge d'avant-scène. Ce que Beethoven a atteint inconsciemment dans son orchestration, Weber l'a choisi consciemment ; une charmante nature allemande. R. considère comme une audace inouïe que Mozart ait choisi le texte de *Don Juan*, comme le besoin de se libérer des conventions académiques de Métastase. »

Jeudi 4 septembre

« Nous envoyons les circulaires. Ce faisant, Richard casse la plume d'or avec laquelle il a écrit *Tristan, Les Maîtres chanteurs* et tout ce qu'il a écrit depuis 68. Cela m'a fait d'autant plus de peine que cela s'est produit alors qu'il me montrait simplement de sa plume l'endroit où je devais poser un paquet de circulaires. »

Lundi 8 septembre

Naissance, à Laval, de l'écrivain Alfred Jarry.

Mardi 9 septembre

« R. me raconte qu'il a rêvé cette nuit de moi ; il y avait sur moi un fort parfum de violette, il me priait de ne pas m'éloigner ; soudain, je disparaissais, je l'appelais ; non, me répondait-il, c'est ici que c'est beau. De manière étrange, j'avais hier si maladroitement arrosé mon mouchoir d'essence de violette que je n'osais plus le sortir de ma poche ; cependant, R. n'avait rien senti, bien empêché qu'il en est par son tabac à priser !... »

Vendredi 12 septembre

« Je me sens le cœur si lourd, depuis combien de temps n'a-t-il pas touché à sa partition ! J'ai véritablement très peur qu'il ne termine jamais cette partition,

(1) *Preciosa*, musique de scène de Carl Maria von Weber pour une pièce gitane de Pius Alexander Wolff, créée le 14 mars 1821 à Berlin. La partition comporte une ouverture (morceau le plus connu) et 11 numéros.

si cela continue ainsi. Nous pensons à nouveau aux concerts. Cela dit, le roi de Bavière vient de s'acheter un château pour 200 000 florins. (...) J'ai toujours l'impression que R. s'engage trop dans des affaires compliquées, mais je n'ose pas en dire un mot, afin de ne pas accroître ses grands soucis des miens propres. »

Dimanche 14 septembre

« Le soir, nous lisons avec beaucoup de plaisir les lettres de Lichtenberg sur le théâtre allemand ;⁽¹⁾ nous sommes très impressionnés par le commentaire qu'il fait du costume français de Garrick⁽²⁾ dans *Hamlet*, R. donne raison à Garrick, tout est aujourd'hui mascarade, dit-il, même si l'on voulait donner maintenant les tragédies de Racine en costume Louis XIV, ainsi qu'elles étaient très justement données en leur temps. « C'est la raison pour laquelle, dit R., j'ai eu recours au mythe, à Siegfried qui va en chemise et qui doit avoir un chapeau comme on en trouve encore aujourd'hui chez certains paysans. » »



Garrick dans l'acte I de *Hamlet*, au moment de l'apparition du spectre du père.

Lundi 15 septembre

Cosima entame un nouveau cahier pour écrire son journal. En en-tête, elle écrit :

« Mon Dieu, rendez-moi pieux
Faites que j'aïlle au Ciel
Mais si je ne puis être pieux,
Enlève-moi plutôt de cette terre,
Prends-moi dans ton Royaume céleste,
Rends-moi semblable à tes anges. »

(1) Georg Christoph Lichtenberg (Ober-Ramstadt près Darmstadt, 1^{er} juillet 1742 - Göttingen, 24 février 1799), philosophe, écrivain et physicien. En 1776 et 1778, il avait publié des *Briefe aus England* (Lettres d'Angleterre), contenant des descriptions détaillées de l'art dramatique en Angleterre, notamment de celui de l'acteur Garrick.

(2) David Garrick (Hereford, 19 février 1717 - Londres, 20 janvier 1779), acteur et dramaturge britannique, particulièrement renommé pour ses interprétations shakespeariennes, notamment des rôles de Richard III et de Hamlet.

Ce cahier doit commencer par cette prière de Fidi que R. récitait lui-même dans son enfance et je souhaite que tous les enfants de Fidi la récitent également. (...) R. joue des passages du troisième acte de *Tristan*, délices de la tristesse, vide de la mer, repos profond, plainte de la nature, consolation de la nature, tout cela dans ce merveilleux poème ! Comme j'en parle à R., il me dit : dans les autres œuvres, les motifs musicaux servent l'action, ici, on peut dire que c'est l'action qui sort des motifs. Je lui dis que je voudrais mourir à ces accents et il me répond : mieux vaut à tout prendre ceux avec lesquels meurt Siegfried. »

Mardi 16 septembre

Fin de l'occupation allemande en France.

Lettre de Richard Wagner, à Lorenz Gedon, à Munich, de Bayreuth, septembre 1873

« Cher Monsieur Gedon !

Je vous remercie de vos aimables promesses. Le fait que vous ayez déjà passé commande à des ébénistes nous donne grand espoir d'une exécution en temps voulu. Voudriez-vous seulement avoir la bonté de m'indiquer jusqu'à quel montant vous avez besoin de voir s'élever l'avance de paiement, et elle vous sera immédiatement payée à Munich.

En ce qui concerne les boiseries de la salle (lambris), j'aurais toutefois souhaité un accord précis consécutif à la communication d'une esquisse ; je considère même comme indispensable d'entamer à ce sujet une explication ferme. Pour ce qui est relatif à la disposition de l'espace, j'ai l'exigence suivante à formuler. Le « lambris » contient des placards fermant à clef depuis le sol jusqu'à une hauteur de 95 cm, au-dessus desquels s'élèvent les étagères pour les rangées de livres jusqu'à une hauteur à nouveau de 95 centimètres (ces dernières pourvues de rayons coulissants pour 3 à 4 rangées de livres). Avec cela, une hauteur totale de 1 mètre et 90 cm serait complétée et il vous appartiendrait de couronner cette hauteur d'une galerie adaptée.

Ce serait la condition de base, issue du besoin et des volontés d'usage. Nous n'avons par conséquent *aucun* besoin de placards véritablement hauts ; par contre, il faudrait interrompre ces lambris au *milieu* des *deux murs latéraux* sur une largeur (ou plutôt une longueur) de *deux mètres* chacun, pour y placer des canapés ou meubles analogues contre le mur.

Les communications de votre part étant extrêmement rares, nous craignons fort qu'un malentendu ne puisse naître sur ce point, crainte que vous pourriez toutefois prévenir au mieux par l'envoi d'une esquisse, même sommaire, de votre plan.

Étant donné que vous avez finalement dû nous refuser votre collaboration pour le hall d'entrée, nous avons été contraints de commander les 4 portes, dont l'une donne également accès à la salle, à un sculpteur sur bois local. Cette porte ne vous dérangera pas, parce qu'elle ne s'ouvre pas sur la salle, et qu'une portière en cache même les montants intérieurs. Songez-vous bien aussi aux *poêles-cheminées* dans les deux coins ?

(3) Lorenz Gedon (Munich, 24 novembre 1844 - *Ibid.*, 27 décembre 1883). Sculpteur, architecte, décorateur d'intérieur et artisan d'art. Il était l'ami des peintres Friedrich August Kaulbach et Franz von Lenbach. Il fonda avec ce dernier la société d'artistes munichois « Allotria ». Outre son travail à Wahnfried, il réalisa plusieurs bustes de Richard Wagner, et participa notamment à la décoration des châteaux de Linderhof et de Herrenchiemsee.



© Wikipedia

Lorenz Gedon en 1883, année de sa mort.
(Huile sur carton de Franz von Lenbach.)

Pour le plafond, vous n'êtes, bien entendu, limité par rien dans vos inventions. Faites-nous seulement connaître un peu mieux vos belles idées, afin que nous nous en réjouissons.

Puisque j'attends de plus amples dispositions pour le versement de l'argent, j'espère également recevoir sous peu une nouvelle communication de votre part et demeure par conséquent, en vous priant de bien vouloir transmettre mes mes meilleures salutations à M. Lenbach,

votre
très dévoué
Richard Wagner »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, à Emil Heckel, ⁽¹⁾ à Mannheim, de Bayreuth, le 19 septembre 1873.

« Cher ami Heckel,

Qui est une fois juste reste juste à jamais. Merci pour vos aimables communications. Louis XIV a dit à Jean Bart : « Je désirais posséder cinq cents hommes comme vous. » À quoi celui-ci répondit : « Je le crois bien, Sire. » Voilà ce que vous auriez à me

répondre si je désirais posséder en Allemagne seulement une douzaine de Heckel avec ses « Justes ».

Vous n'êtes d'ailleurs tous que de petites gens singulièrement guindés. Voici que vous croyez devoir me dissuader de réaliser mon entreprise par le moyen d'une société par actions ! Il paraît donc que cela a été le sens entier de ma circulaire ? Ma foi, je n'ai pas compris ainsi la chose ; ce que j'ai indiqué dans cette voie n'était dit que pour faire honte au public germanique. L'expérience la plus détestable pour moi a été une fois de plus le fait que tout était tout de suite divulgué dans la jolie presse avant que j'eusse reçu la moindre réponse d'un de ceux auxquels la circulaire avait été adressée. Quelle race que mes commanditaires ! Courir tout de suite chez le journaliste ! Tout n'existe que pour cela. Maintenant vous avez de nouveau à opérer selon votre manière contre cet abus, et vous faites très bien. Quant à moi, je me retiendrai dorénavant de plus en plus. Le peuple sait écrire et jaboter ; il sait aussi dans le cas donner cent et mille conseils. Agir, c'est le fait des « Justes ».

La chose principale est que nous nous mettions bientôt d'accord sur une meilleure manière d'entamer l'affaire ; il faut ouvrir des souscriptions et les propager ; peu de personnes peuvent donner — disons pour un but national — cent thalers ; mais plusieurs personnes peuvent bien donner vingt thalers et beaucoup dix thalers ; c'est-à-dire ceux que l'on peut persuader d'appuyer une si grande entreprise sans qu'ils aient d'ailleurs cet intérêt spécial qui pourrait les déterminer à faire un jour en personne le voyage aux représentations de Bayreuth.

Vous devriez élaborer le projet d'une propagande de cette nature, bien organisée, me l'envoyer de votre propre gré, quasiment pour que j'y donne mon adhésion, et ensuite lancer l'affaire, munie de mon autorisation, dans la foule avec une publicité formidable, afin que personne ne puisse dire : « Mais je n'en sais rien encore ! », ce qu'on me répond actuellement si souvent.

Eh bien ! j'espère vous voir bientôt ici. Je ne donnerai plus de concerts. Ils ne font que du tort : au lieu d'imprimer un essor ultérieur, on croit avoir suffisamment fait avec la recette du concert, et l'affaire est finie. Comme à Cologne, où la Société Wagner n'a pas fait la moindre des choses à la suite du concert. Ceci d'une façon générale !

Maintenant, saluez de ma part très cordialement les « Justes », surtout notre docteur miraculeux ⁽³⁾, ainsi que vous êtes salué avec votre chère femme par moi et la mienne.

Votre

Richard Wagner.

Bayreuth, 19 septembre 1873. »

Lundi 22 septembre

« Le soir, nous faisons de la musique (des passages des *Maîtres chanteurs*) et R. me dit qu'il a l'impression d'avoir fait cette œuvre comme entre parenthèses. Le soir, avant d'aller se coucher, il m'a dit : j'ai à te remercier pour tant de choses, je pensais précisément aux *Maîtres chanteurs* et je sentais ce que je te dois. »

(1) Philipp Jakob Emil Heckel (Mannheim, 22 mai 1831 - *Ibid.* 29 mars 1908). Marchand de musique et d'instruments, éditeur musical de Mannheim. Fondateur en 1871 et président de la Société Wagner de Mannheim. Wagner avait informé confidentiellement les sociétés et leurs fondateurs sur le manque d'argent pour assurer les représentations de Bayreuth en 1874. Celle-ci fut tout de suite publiée par la presse qui en interpréta un passage comme le désir de transformer son entreprise en société anonyme par actions. Heckel avait aussitôt informé Wagner que les « Justes » de Mannheim étaient décidés à maintenir l'orientation primitive de l'entreprise. Cette lettre est la réponse de Wagner. Emil Heckel publia en 1899 les lettres qu'il avait reçues de Richard Wagner en les replaçant dans leur contexte dans *Richard Wagner an Emil Heckel: Zur Entstehungsgeschichte Der Bühnenfestspiele in Bayreuth* (traduit en français par Louis Schneider, en 1929 : Richard Wagner, *Lettres à Emilie Heckel*, Paris, Bibliothèque Charpentier - Eugène Fasquelle éditeur).

(3) Heinrich Zeroni (Mannheim, 24 janvier 1833 - 5 octobre 1895), médecin, membre du comité directeur de la Société Wagner de Mannheim.

Lettre de Richard Wagner, à Emil Heckel, à Mannheim, de Bayreuth, le 23 septembre 1873.⁽¹⁾

« Très cher Ami,

La réponse à votre lettre ou plutôt à votre proposition exige, en effet, quelque réflexion. Je n'ai rien à dire en ce qui concerne la manière dont l'association de Mannheim croit pouvoir poursuivre énergiquement le but pour lequel elle s'est constituée. Comme c'est elle qui a donné l'idée des Sociétés Wagner, elle est en tous cas dans son droit de prendre dans l'avenir l'initiative, et personne ne pourra lui contester l'honneur d'être dans cette affaire le protagoniste. Mais soyez prudent en me vantant. L'exemple de Londres et de Chicago n'est pas absolument probant. Dans ces deux villes, le théâtre était déjà construit ; il devait, en effet, si j'avais pris cela personnellement entre mes mains, être adapté selon mes désirs, et le personnel artistique devait être engagé selon mon choix. Cela concernait mes opéras en général. Maintenant nous arrivons au point décisif : à Berlin une *Wagnériane* s'était formée et avait réuni des souscriptions déjà versées de deux cent vingt mille thalers pour me promettre un million si je transportais avec modifications Bayreuth à Berlin ; à Vienne cela eût été également infiniment plus facile pour cette ville que de réunir là-bas des souscriptions pour Bayreuth. On ne peut donc pas prouver qu'on ne m'aurait pas aussi construit mon théâtre dans une grande capitale allemande ; le point principal consiste donc, par conséquent, dans ceci que j'ai envisagé dans un endroit neutre une entreprise pour tout le public allemand et non pour le public d'une capitale. On trouverait peut-être aussi en Allemagne des villes comme Chicago, etc. ; mais le public allemand ne se trouve pas.

En ce qui concerne l'initiative et l'appel à une souscription, il est peut-être plus recommandable de faire émaner cela d'une association d'hommes influents habitant en Allemagne des villes différentes. Sous ce rapport je suis déjà un peu engagé, car un négociant hambourgeois riche et actif (Zacharias,⁽²⁾ Fontenay, n° 1 ou 2, à Hambourg), a l'intention de convoquer pour le 15 octobre une réunion préalable. Ne voudriez-vous pas vous mettre en rapport avec lui ? Il avait en tous cas l'intention de s'adresser aussi à vous.

Si vous procédez à un manifeste, ce qui peut avoir un très bon effet, je vous prierai de consulter pour la rédaction Nietzsche à Bâle ; vous pourriez en tout cas tout d'abord le prier de vous faire un projet de manifeste pareil. Pour cela, j'ai une confiance toute particulière en lui ; oui, en lui.

Eh bien ! nous verrons.

Un certain Max Pauer, de Styrie (château de Gutentag),⁽³⁾ m'a écrit ces jours-ci qu'il vous adresse-

rait encore deux cents thalers pour compléter son tiers de part de fondateur, pris chez vous. L'a-t-il fait ? Mon Dieu ! ce que je suis las ! Cela ne m'empêche pas de vous saluer, vous et tous les vôtres, cordialement.

Votre dévoué,
Richard Wagner.

Bayreuth, le 23 septembre 1873. »

Vendredi 26 septembre

« Arrivée de ma belle-sœur Ottilie avec son fils Fritz (...) ». ⁽⁴⁾

Dimanche 28 septembre

« Au jardin avec les enfants et nos parents ; discussion presque violente avec Ottilie au sujet du professeur Nietzsche ; elle est tellement accaparée par l'Université qu'elle parle de *La Naissance de la tragédie* sans penser que Nietzsche a mis en jeu sa carrière pour son frère et qu'il y a de la grossièreté de sa part à nous exposer de cette manière les jugements méprisants, les condamnations de ces grands savants ; les sentiments de la sœur de R. à l'égard du plus fidèle disciple de son frère me montrent que même le meilleur cœur cesse d'être aussi chaleureux lorsque le pouvoir ne cesse de s'opposer à lui. Déjeuner et promenade en commun à l'Ermitage. »

Lundi 29 septembre

« Faudra-t-il arrêter les travaux du théâtre ? Cette question nous préoccupe et nous angoisse. R. écrit au conseiller Dufflipp,⁽⁵⁾ puis à M. Zacharias, chargeant ce dernier de mettre sur pied un consortium des membres fondateurs. J'écris à Emil Heckel et lorsque nous avons terminé ces lettres, Loldi vient nous annoncer qu'un ouvrier est tombé des échafaudages du théâtre et qu'il est mort. Cela nous fait une mauvaise impression, je considérais jusqu'à présent comme une bénédiction qu'aucun incident de ce genre n'ait marqué la construction de notre théâtre ; maintenant l'accident s'est produit et nous acceptons ce signe en silence. »

Mardi 30 septembre

« Nos parents nous quittent et je me sens en ce moment très triste, car je vois clairement que la manière dont on parle de R. et de son entreprise dans les milieux que fréquente ma belle-sœur a une influence sur elle et que son cœur n'est pas assez grand pour le suivre ! — R. écrit des lettres et règle toutes ses affaires afin de pouvoir se mettre demain à sa partition. »

(1) Après avoir reçu la lettre précédente de Wagner, Heckel lui fit « la proposition de faire ouvrir dans toutes les librairies et tous les magasins de musique des listes de souscription du genre mentionné, et je m'offris pour les expédier avec un appel publié par la Société Wagner de Mannheim.

« Dans cet appel, je voulais avant tout souligner ce fait humiliant que Chicago et Londres avaient fait à Wagner la proposition d'installer un théâtre suivant ses indications, tandis qu'en Allemagne l'intérêt faisait encore défaut. » (*Lettres à Émile Heckel*, p. 86.)

(2) Adolph Nicolaus Zacharias (1826 - 1880), marchand et banquier, membre du parlement de Hambourg. Homme d'affaires plein d'esprit et instruit il possédait une bibliothèque variée et une collection de gravures, ainsi qu'une certaine influence politique. Il avait épousé en 1850 Marie Anna Langhans (Hambourg, 11 novembre 1828 - *Ibid.*, 15 février 1905), fille du marchand juif Carl Friedrich Langhans. Dessinatrice, elle laissa des vues témoignant de l'évolution de Hambourg dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

(3) Max Pauer était vraisemblablement le fils de Johann Paul Pauer (Graz, 9 janvier 1813 - *Ibid.*, 23 mai 1889), propriétaire du

château de Gutenhaag bei Marburg, en Styrie, membre du parlement impérial d'Autriche à Vienne.

(4) Ottilie Wagner (Leipzig, 14 mars 1811 - Kiel, 17 mars 1883), sœur de Richard, avait épousé en 1836 Hermann Brockhaus (Amsterdam, 28 janvier 1806 - Leipzig, 5 janvier 1877), orientaliste. Leur fils aîné Friedrich (diminutif : Fritz) *Clemens* (Dresde, 14 février 1837 - Leipzig, 10 novembre 1877) était théologien/

(5) Lorenz von Dufflipp (21 août 1821 - 9 mai 1886), secrétaire de la cour de Louis II de Bavière.

LE VAISSEAU FANTÔME DE DIETSCH VU PAR BERLIOZ

À l'été 1840, Richard Wagner avait soumis au directeur de l'opéra de Paris un résumé en prose du *Hollandais volant*. Le 2 juillet 1841, il en abandonne à MM. Paul Foucher et Révoil le sujet, « moyennant la somme de cinq cents francs », à l'intention du Grand-Opéra. La musique en est confiée à Loïs Dietsch, musicien dijonnais, élève de Reicha, contrebassiste et organiste. Le *Vaisseau fantôme* ou *Le Maudit des mers*, unique opéra de son compositeur, fut créé à l'opéra de Paris, salle Le Peletier, le 9 novembre 1842. L'ouvrage connaîtra onze représentations. Le 13 novembre 1842, dans *Le Journal des Débats*, Hector Berlioz rend compte de cette première. C'est ce texte que nous donnons ici.



Louis Dietsch.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

Le Vaisseau Fantôme, opéra en deux actes, ⁽¹⁾ de M. Paul Foucher, ⁽²⁾ musique de M. Dietsch. ⁽³⁾

C'est l'éternelle histoire du maudit, qui peut être sauvé par le dévouement d'un ange ou d'une femme. Celui dont il est ici question et qui a fourni déjà le sujet d'une pièce anglaise, est le Juif errant de la mer. Il monte *le Vaisseau Fantôme*, qui, ne pouvant jamais entrer dans le port, vogue depuis un temps immémorial. Quand il rencontre un autre navire il envoie

(1) On en trouvera le livret dans les *Bulletins des Rencontres wagnériennes* n° 313 et 314 (janvier et avril 2012), ou dans le livret de l'enregistrement publié en 2013 chez Naïve couplé avec la version initiation du *Fliegende Holländer* de Wagner, le tout sous la direction de Marc Minkovski, avec Les Musiciens du Louvre.

(2) Paul Foucher (Paris, 21 avril 1810 - *Ibid.*, 24 janvier 1875), librettiste, dramaturge, romancier et journaliste. Sa sœur aînée, Adèle, avait épousé Victor Hugo.

L'autre librettiste, ici oublié, était Benedict-Henry Revoil (Aix-en-Provence, 16 décembre 1816 - Paris, 13 juin 1882). Attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, il la quitta cette même année 1842 pour un voyage de neuf ans aux États-Unis qui lui inspirèrent plusieurs ouvrages. Il collabora avec Alexandre Dumas.

(3) Louis Dietsch (Dijon, 17 mars 1808 - 20 février 1865). Chef de chœurs à l'opéra de Paris en 1840, il entretenait de bonnes relations avec Léon Pillet, directeur de cet établissement. En janvier 1860, il fut nommé premier chef d'orchestre de l'opéra, et ce fut en cette qualité qu'il dirigea, en 1861, la première française du *Tannhäuser* de Richard Wagner; Mis à la retraite en 1863.

quelques hommes de son équipage prier le capitaine du navire étranger de vouloir bien se charger d'un paquet de lettres. Les marins, qui connaissent tous *le Vaisseau Fantôme*, doivent, en pareille occurrence, pour se préserver du malheur, clouer les lettres au grand mât, surtout quand il n'y a pas de *Bible* à bord. Ces lettres sont toujours adressées à des personnages inconnus ou qui sont morts depuis long-temps. Il arrive quelquefois, par exemple, qu'une lettre d'amour adressée à la grand'tante ensevelie depuis un siècle, est reçue par sa petite-nièce.

Ce navire sinistre est aussi appelé le *Vaisseau Hollandais*, du nom de son capitaine, un certain Hollandais qui, au milieu d'une tempête, jura par les puissances infernales qu'il doublerait un cap réputé fort dangereux, quand il devrait pour cela naviguer jusqu'au jour du jugement. Satan inscrivit ce serment sur son grand-livre, et depuis ce temps le malheureux marin doit errer sur les mers jusqu'à ce qu'enfin le charme soit rompu par une femme qui lui sera restée fidèle jusqu'à la mort. Le Diable, dans sa profonde ignorance des variétés infinies de l'espèce féminine, ne se doutant pas qu'il y avait même des femmes dévouées et fidèles, permet au capitaine de descendre à terre tous les sept ans, de s'y marier, et de tenter ainsi sa délivrance. Pauvre capitaine ! combien de fois il fut trompé ! combien de fois aussi il ne le fut pas ! Et quand sa rédemption pouvait être obtenue en restant à terre quelques mois encore, combien de fois il préféra remonter sur son fatal navire ! Pourtant, après l'une de ces innombrables épreuves septennales, plus que jamais las de se triste voyage, il aborde en Écosse, où il se lie avec un marchand, père d'une jolie fille. Il cède à la tentation de faire une nouvelle expérience : il demande la main de Catarina, et l'obtient. La jeune fille l'aime déjà avant de l'avoir vu ; elle nourrit une passion romanesque pour un vieux portrait qui décore une des salles de la maison de son père, et qui, au dire de sa grand-mère, représente, sous son costume espagnol et flamand, le fameux capitaine maudit qu'on a vu en Écosse il y a quelque cent ans. Une tradition de famille avertit les femmes, au sujet de ce tableau, qu'elles aient à se garder de l'original. En conséquence, la jeune fille ne songe qu'à lui, et quand il lui est présenté par son père, malgré les railleries que l'étranger essaie d'opposer à ce qu'il appelle les superstitions écossaises. Catarina n'hésite pas à le reconnaître et l'accepter pour époux. D'autant plus vif est ce noble mouvement de son cœur, qu'au milieu de ses dénégations, le capitaine, cédant à un irrésistible sentiment de mélancolie, fait la plus triste peinture de la vie que mènerait un tel malheureux (s'il existait, dit-il), incessamment ballotté sur les ondes, toujours errant et toujours trahi. En l'écoutant, Catarina sent son âme enthousiaste grandir et s'enflammer, et le fatal capitaine profite du moment pour demander à sa fiancée

si elle est sûre de lui rester fidèle. « Fidèle jusqu'à la mort ! » répond Mina.

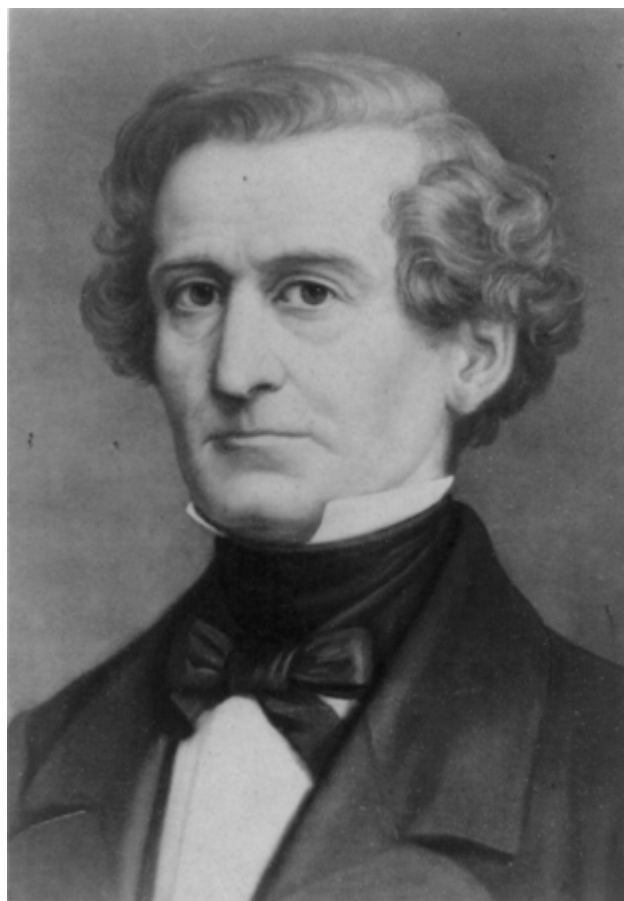
C'est ainsi que, dans une de ses plus piquantes nouvelles, ⁽¹⁾ M. Henri Heine raconte une pièce hollandaise qu'il suppose avoir vu représenter à Amsterdam. Nous regrettons de ne pouvoir citer le curieux épisode par lequel il interrompt ici sa narration. Il s'agit d'un éclat de rire parti non de l'enfer, mais du paradis, et retentissant dans la salle au moment où la jeune Écossaise promet fidélité à son fiancé ; il s'agit d'une blonde Hollandaise très grande dame, très railleuse, très ardente, qui provoque le poète allemand, en *obtient* un rendez-vous, et détruit à tout jamais le préjugé qu'il avait contre les cheveux blonds et les yeux bleus ; il s'agit encore de quelques autres choses que, toutes charmantes qu'elles soient, je me garderai de rapporter ici. Puis M. Heine ajoute : « Quand je revins au théâtre, on en était à la dernière scène de la pièce (ce qui, selon moi, prouve de deux choses l'une, ou que la pièce hollandaise était d'une longueur démesurée, ou que la femme hollandaise n'était pas, à beaucoup près, aussi belle qu'il le prétend). Debout sur un écueil élevé, la femme du Hollandais vagabond se tord les bras de désespoir, pendant qu'au milieu de la mer, sur le tillac de son navire, son malheureux époux lui fait des signes d'adieu. Il l'aime, il doit la quitter pour ne pas causer sa damnation. Il lui avoue son sort fatal et la malédiction terrible dont il est frappé ; mais elle s'écrie d'une voix retentissante : « Je t'ai été fidèle jusqu'à cette heure, et je sais un moyen de te conserver ma fidélité jusqu'à la mort. »

A ces mots Catarina sa précipite dans la mer ; la malédiction qui pèse sur le Hollandais vagabond est aussitôt détruite ; il est sauvé, et le *Vaisseau Fantôme* s'abîme sous les flots. D'où l'auteur de la Nouvelle allemande tire cette conclusion : les femmes doivent se garder d'épouser des Hollandais vagabonds, et nous autres hommes nous devons apprendre par là que dans le cas même le plus favorable, tout en nous sauvant, les femmes nous abîment. Moralité fort peu morale, et que l'auteur du livret de l'Opéra, resté fidèle de tout point au charmant conte de M. Heine, n'a pas cru devoir adopter. En effet, à peine le *Vaisseau Fantôme* a-t-il sombré sous les flots avec son malheureux capitaine, qu'un nuage s'élevant doucement du sein des eaux emporte l'âme de la femme fidèle et celle de son époux vers le séjour de la béatitude céleste.

Cette légende présentait sans doute pour un opéra des chances de succès ; les situations en sont musicales ; je crois seulement qu'on ne s'est pas assez préoccupé du soin d'en varier le ton et la couleur. C'est trop constamment triste. À l'exception du marchand écossais (ou shetlandais, on a transporté l'action dans une des îles Shetland), ⁽²⁾ à l'exception, dis-je, du vieux marchand père de Mina (c'est le nouveau nom de la femme fidèle), tout le monde souffre, tout le monde se plaint, tout le monde est triste. Mina est triste avant d'avoir vu le capitaine, elle est plus triste encore après qu'elle l'a vu. Celui-ci est triste tant qu'il n'aime pas Mina, sa tristesse redouble dès qu'il est sûr de l'aimer et d'en être aimé. Un jeune Shetlandais, Magnus, à qui la main de Mina était promise avant l'arrivée du *Vaisseau-Fantôme*, n'a pas lieu de se réjouir, puisque sa maîtresse l'abandonne

(1) *Les Mémoires de M. Schnabelewopski* de Heinrich Heine, parues en 1831.

(2) La première version du livret de Richard Wagner est effectivement située en Écosse ; le chasseur amoureux y est baptisé Georg, et le père de Senta est nommé Donald.



© D. R.

Hector Berlioz.

(Peinture d'Ernst Hader de 1878.)

pour un vagabond. Magnus devient même si triste qu'il se fait moine ; et le public s'attriste alors par contre-coup de toujours voir maintenant sur la scène de l'Opéra cagoules et capuchons, et sandales et bourdons, et moines et moinillons. Il ne songe pas, ce triste public, qu'il n'y a pas plus moyen, dans la mise en scène des opéras tirés de l'histoire du moyen-âge, d'éviter la gent monacale, qu'il n'y avait de possibilité autrefois, quand la tragédie lyrique occupait seule la scène, de ne pas retrouver les temples de Diane, ou de Jupiter, ou d'Apollon, ou de Vesta, et leurs éternels grands-prêtres, et leurs vieilles jeunes prêtresses. Il est vrai seulement que sous le rapport de la beauté, l'avantage est resté aux temples et aux costumes antiques. ⁽²⁾

Cette tristesse constante répandue sur l'action du drame devait étendre nécessairement un coloris sombre et peu varié sur la partition ; à moins de suivre l'exemple donné par quelques grands maîtres, et qui consiste à ne tenir aucun compte des paroles, ni de la situation, ni du caractère des personnages, et à faire de la musique riante et gaie, en dépit de toutes les exigences scéniques, lorsque le besoin de changer de style se fait sentir ; à moins de supposer qu'il est, dans certains cas, plus agréable au public de voir danser le sacré collège que de le voir siéger gravement, et qu'un auditoire intelligent peut écouter un chœur d'anges chantant comme une troupe de petits polissons. Cette supposition peut être très vraie ; mais en l'adoptant il n'est pas moins vrai aussi qu'on

(2) Le compte-rendu fourni par Berlioz pour la *Neue Zeitschrift für Musik* de Leipzig, le 29 novembre 1842, omet tout ce rappel de la légende du Hollandais, que la rédaction lipsienne devait penser connue de son lectorat allemand. Elle commence, en effet, à partir du paragraphe suivant.



Mécène Marié, dans le rôle de Magnus de l'acte I du *Vaisseau fantôme* de Dietsch.

érige en principe le mépris de toutes les convenances dramatiques, le mépris de l'expression, le mépris du bon sens. Faut-il faire un reproche à M. Dietsch de les avoir respectés ? Je ne le crois pas.

L'ouverture du *Vaisseau Fantôme* est un morceau d'orchestre bien écrit et bien instrumenté ; sa forme n'est peut-être pas assez arrêtée ; il vaut toujours mieux, je crois, surtout pour les ouvertures de théâtre, adopter un plan plus simple. Celle-ci contient, entre autres choses de mérite, plusieurs *effets orangeux* motivés par le sujet et bien rendus.

Les couplets en chœur de la veillée : « Sur cette terre aux limites du monde » ont un accent calme et mélancolique tout-à-fait local. J'aime moins la ballade de Mina : « De Satan mobile royaume », la mélodie n'en est ni bien nette ni bien colorée. Cette ballade était d'autant plus difficile à faire que ses strophes sont trop longues. Le compositeur ne réussit bien, en pareil cas, que si les vers sont courts et peu nombreux.

Il y a de la douceur et des accents tendres dans le duo entre Mina et Magnus : « De nos beaux jours d'enfance. »

La prière de la jeune fille pendant l'orage est un de ces morceaux qu'on supporte à peine, s'ils ne sont que convenables et bien écrits ; le public alors veut absolument qu'on le remue ; s'il reste calme, il est furieux.

L'air empanaché de M^{me} Gras ⁽¹⁾ est de ceux, en revanche, qui se font toujours applaudir, lors même qu'ils ne seraient que bien faits, pourvu que la cantatrice les porte la tête haute ; tel est le prestige

(1) Julie Dorus-Gras (Valenciennes, 7 septembre 1805 - Paris, 6 février 1896), soprano, chantait le rôle de Minna.

qu'exerce sur un auditoire français le roulement des notes vocalisées, et tant nous aimons en général voir les virtuoses bien danser sur la phrase !

La chanson du vieux Barlow ⁽²⁾ est assez ordinaire ; le refrain surtout

Vive l'enfer ! s'il m'apporte
L'opulence et le bonheur !

pourrait être jeté d'une façon plus vive et plus naturelle. Mais un bon morceau qui seul suffirait à prouver la valeur du talent et de la science musicale de M. Dietsch, c'est le double chœur des Shetlandais et des matelots suédois. C'est vigoureux, sonore, dramatique. Les voix d'ailleurs y sont employées avec une grande habileté et une entente parfaite de l'expression de leurs divers timbres ; et la réunion des deux chœurs de caractères différens est ménagée avec art. Ce morceau est très applaudi ; il mériterait de l'être davantage.

La cavatine de Troïl, le capitaine maudit, est empreint d'une passion douloureuse qui toucherait davantage, si le morceau était moins développé. On ne saurait, avant de l'avoir éprouvé, croire combien il est difficile de faire écouter au public de l'Opéra un *andante* de longue haleine. Il semble que l'attention lui soit trop pénible après les huit premières mesures, et qu'à partir du moment où le thème est exposé, entendre les développemens de ce thème, quelque beau qu'il soit, devienne pour lui une fatigue intolérable. Le final cependant contient un *adagio* qui se fait écouter et applaudir ; l'effet en est pompeux, il offre beaucoup d'analogie par sa forme avec Donizetti et quelques uns des meilleurs morceaux de ce genre écrits par ⁽³⁾ et Bellini dans leurs derniers ouvrages.

Le second acte s'ouvre par un chœur de moines d'un bon caractère, et dont l'instrumentation est bien choisie. Les bassons, avec leur voix terne et un peu pénible dans le haut, y figurent avantageusement. Le basson est l'instrument monacal par excellence.

Le grand air de Troïl a le malheur d'être un grand air et malgré tout le mérite de facture qu'on y remarque, et l'accent désespéré et le mouvement rapide qui en animent la péroraison, il produit peu d'effet. À l'inverse, la simple cavatine de Magnus, moins résigné, prêt à unir celle qu'il aime avec son rival, a valu à Marié ⁽⁴⁾ un véritable succès ; c'est, je crois, le meilleur morceau de la partition.

Il y a dans cette simple mélodie autant de souffrance que de résignation ; la fin surtout,

Sous ma robe de bure
J'ai caché ma blessure ;
Vous ne la verrez pas.

est attendrissante à un haut degré.

Après l'anathème lancé par Magnus contre son rival (il est bien difficile, après les anathèmes de *la Juive*, de réussir à cela maintenant), vient l'appel furieux de Troïl :

À moi, mes compagnons !
À moi, spectres ! à moi, démons !
À moi, puissances des abîmes !
Soyons tous frères par les crimes,
Tous déçus des mêmes pardons !

Ceci, à mon sens, manque d'élan. Il n'est pas naturel que le damné place entre chaque vers de son

(2) Le père de Minna (équivalent de Daland).

(3) Le nom manque.

(4) Claude Marie Mécène Marié, dit Mécène Marié (Château-Chinon, 22 mai 1811 - Compiègne, 13 août 1879), ténor, qui chanta aussi comme baryton et basse. Débute à Metz en 1838. Créa le rôle de Robert des *Vêpres siciliennes* de Verdi et de Phanor de *La Reine de Saba* de Gounod.

évoquant un si long silence ; son désespoir est trop bouillonnant ; il doit aussi mettre moins de pompe et plus de fureur dans le mouvement. D'ailleurs ces réponses de trombones à l'orchestre rappellent trop, par le tour de la modulation et par leur gravité, le passage des instruments de cuivre dans *Guillaume Tell*, résonnant à la voix large, mais calme, du vieux Melctal :

Pasteurs, que vos accens s'unissent,
Qu'au loin vos trompes retentissent ;
célébrons tous en ce beau jour
Le travail, l'hymen et l'amour.

La dernière exclamation de Mina :

Sois donc sauvé, Troïl, je t'aime
Et t'aimerai jusqu'à la mort !

est au contraire très bien jetée.

Cette production, la première de M. Dietch pour le théâtre, indique un compositeur qui a fait d'excellentes études, qui a soigneusement et long-temps médité les diverses doctrines des maîtres, objets de son admiration, mais qui n'a pas fait encore entre elles de choix bien décidé. Il a le savoir et le pouvoir, il ne lui manque plus que le vouloir.

Canaple, ⁽¹⁾ chargé du rôle principal, celui du capitaine Troïl, possède une voix sonore et étendue ; il peut l'adoucir ; il chante bien la *mezza voce* ; il ne manque pas de sensibilité ; que lui manque-t-il donc ? La confiance, et cette chaleur communicative qui, sans la confiance, ne peut jamais se manifester chez l'artiste même qui en possède le plus.

(1) Jean-Baptiste Bazille Canaple (Demui, Somme, 15 février 1808 - Paris, 4 août 1863). Basse. Il fut régisseur de 1842 à 1863. Chanta également aux Concerts du Conservatoire (sociétaire le 23 décembre 1851).

Marié a eu de bons moments, surtout dans la cavatine dont j'ai parlé plus haut. Il est impossible de dire ce morceau avec plus d'âme et un meilleur style de chant. Il doit prendre garde, dans son anathème à certaines notes hautes qu'il enfile outre mesure et dont cet excès de force altère la justesse et la pureté.

M^{me} Gras est toujours radieuse dans ses vocalises, quelle que soit leur difficulté ; elle a mis aussi beaucoup de sensibilité et de chaleur dans les scènes pathétiques, malgré la nature de sa voix qui se prête mieux au genre brillant et gracieux.

Encore un éloge ; il a été mérité par Ferdinand Prévost, ⁽²⁾ artiste modeste autant que soigneux et zélé, qui dans ses rôles sait toujours tirer parti du peu que les auteurs lui confient.

Quant aux décorations ⁽³⁾ du *Vaisseau Fantôme*, il faut citer une vue intérieure de la célèbre grotte de Fingal, avec ses colonnades naturelles, ses reflets de la lumière extérieure décomposée par les ondes, sa perspective ouverte sur l'Océan, ses stalactites, etc. Certes, voilà un décors original et d'une rare beauté, dont le modèle pose dans l'une des îles Orcades depuis deux ou trois mille ans. On ne l'a pas fait, il est vrai, mais on *aurait pu* le faire. ⁽⁴⁾

(2) Pierre Ferdinand, dit Ferdinand Prévôt (Caussade, Tarn-et-Garonne, 2 mai 1800 - Vulaines, Aube, 11 juin 1879), chantait Barlow. Il participa aux créations de *Gustave III* d'Opéra (1833) et de *Sapho* de Gounod (1851).

(3) Les décors étaient de Humanité, dit Humanité René, Philastre (Bordeaux, 11 mai 1794 [22 floréal an II] - Paris, 28 septembre 1871) et de Charles-Antoine Cambon (Paris, 21 avril 1802 - *Ibid.*, 20 octobre 1875).

(4) Notons enfin que le rôle d'Éric était tenu par Benoît, dit Joseph, Octave, ténor, qui créa le 15 mars 1843 le rôle de Dunois dans le *Charles VI* d'Halévy. La direction musicale était assurée par Habeneck, tant admiré par Wagner dans les symphonies de Beethoven



Esquisse de décor pour l'acte II du *Vaisseau fantôme* de Dietsch, par Louis Charles-Antoine Cambon (1802-1875). Crayon et aquarelle.

LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre *Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885 (Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885)*. L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau éventuel de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a très certainement été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribtschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribtschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

En 1878, Daniela est envoyée à Londres, rendre visite à sa grand-mère von Bülow, chez son oncle par alliance Viktor Bojanovski (Berlin, 4 juin 1831 - Charlottenbourg, 29 mars 1892), conseiller de légation, consul de la Confédération de l'Allemagne du Nord, puis attaché à l'ambassade allemande de Saint-Petersbourg. L'« oncle Viktor » avait épousé Isidora von Bülow (15 juin 1833 - 1904), sœur cadette de Hans von Bülow.

34*⁽¹⁾

[De Bayreuth à Londres, 21. juin 1878]

Mon cher enfant,

J'espère pouvoir t'écrire un peu à tête reposée comme je le désire ; un orage qui vient d'éclater fait toucher à l'eau une partie projetée, les enfants n'ont pas de leçons, et j'ai expédié le plus pressé de ma correspondance. Ta dernière carte postale m'a fait de la peine, mais à présent dans le nouveau milieu où tu te trouves, j'espère que tu te sois tout à fait remise et que tu jouiras bien d'un séjour qui peut porter les meilleurs fruits. Avant d'avancer je ne veux point te céder que j'ai été surprise douloureusement de ce que tu aies pris congé de M^r S. en mon absence. Tu as manqué en ceci de dignité et de pudeur, ce que je déplore d'autant plus que j'ai appelé ton attention sur ces qualités essentiellement féminines, dont je n'ai point encore vu de traces en toi. Tu as mal agi en cela, mon enfant, et tu n'es pas excusable par l'étourderie, car je t'ai dit tout ce qu'il y avait à dire sur cette matière. Je compte beaucoup sur l'Angleterre pour te plier aux formes indispensables à une femme comme il faut. Ainsi que je te l'ai dit souvent, je préférerais de beaucoup que tu évitasses les inconvenances par le tour naturel de ton caractère, comme Ida⁽²⁾ par exemple, mais puisque cela ne t'est pas donné, applique-toi à bien apprendre et à bien retenir ce qui se convient (was sich ziemt, dit la Princesse au Tasse) ; or nul pays ne saurait te l'enseigner mieux que l'Angleterre.

Deux autres points, qui font partie de ce chapitre, et sur lesquels j'appelle ton attention c'est 1° la véracité ; applique-toi à ne rien dire qui ne soit d'une

rigoureuse exactitude ; et 2° observe le silence ; ne répète jamais de mots désobligeants. — Tu connais mon opinion sur l'ordre et l'activité, et tu sais que je considère l'ordre comme le signe extérieur de l'esprit de conduite. Écoute mes paroles mon enfant, et avance dans la voie droite ; je t'ai pardonné de bon cœur et les embarras que tu m'as suscités par tes penchants peu conformes aux miens, et le chagrin profond que tu m'as souvent causé, mais plus je t'ai pardonné et plus je sens le devoir de te mettre sous les yeux ce que tu es, et ce que tu devrais être. Je veux que tu reconnasses les mauvais éléments en toi afin que tu les détruises, et que les bons puissent agir.

Boni a fait sa première communion⁽⁴⁾ dans les meilleurs sentiments, et je dois dire que ses compagnes étaient bien plus recueillies que les tiennes. Ta sœur n'a pas eu une préoccupation de toilette, elle a été vraiment émue, bonne, simple et sérieuse, et j'ai la confiance que son caractère se développera dans le sens que je souhaite.

Les Wolzogen⁽⁵⁾ ont été présents à l'examen et à la première communion, et lui ont marqué tout l'intérêt imaginable. De tous côtés on lui a écrit, les Staff⁽⁶⁾ lui ont envoyé une jolie bague, Marie Zedtwitz⁽⁷⁾ est venu la voir, et nous tous nous lui avons témoigné avec joie l'amour que nous lui portons et la satisfaction qu'elle nous a causée. Il n'y a pas jusqu'à Caroline qui ne m'ait dit : « Frl. Blandine nimmt es sehr ernst! »⁽⁸⁾ Mathilde Maier⁽⁹⁾ m'a écrit toute enchantée de toi ; elle me dit que tu avais été si bonne et si gentille pour elle, et qu'elle t'aimait de tout son cœur ;

(4) Sa sœur Blandine fit sa première communion le 16 juin.

(5) Hans von Wolzogen (Potsdam, 13 novembre 1848 - Bayreuth, 2 juin 1938), avait emménagé à Bayreuth l'année précédente. Wagner l'avait chargé d'éditer son journal, les *Bayreuther Blätter*. Ce fut lui qui inventa le terme *leitmotiv*. Il avait épousé en 1872 Mathilde Friederike Theodore von Schöler (née le 11 octobre 1851), fille du général August von Schöler.

(6) Klara von Helldorff (1837-1898) avait épousé Georg Anton Hermann von Staff-Reitzenstein (Konradsreuth, Bavière, 23 juillet 1828 - Weissenstadt, Bavière, 24 avril 1879. Voisine de Bayreuth. Ses enfants, Marie dite « Ma » (1863-1915), Rosa (1862-1932) et Melanie dite « Wiwi » (1866-1939), s'étaient liées d'amitié avec les enfants Wagner.

(7) Comtesse, amie de Blandine.

(8) « M^{lle} Blandine prend cela très au sérieux! ».

(9) Mathilde Maier (1833-1910). Wagner avait fait sa connaissance en 1862 lors d'une réception donnée par son éditeur à Mayence. Elle tint un moment sa maison à Biebrich, mais refusa de le suivre dans ses idées de divorce d'avec Minna et de remariage. Wagner resta en correspondance avec elle, et elle assista aux deux festivals de 1876 et 1882.

(1) Les lettres dont le numéro est suivi d'un astérisque ont été directement écrites en français.

(2) Sa sœur Isolde.

(3) *Willst du genau erfahren was sich ziemt*, « Si tu veux apprendre ce qui est convenable », dit Léonore d'Este au Tasse, à l'acte II scène 1 de la pièce *Torquato Tasso* de Goethe.

cela m'a fait bien plaisir. — Les enfants n'ont pas fait la partie à Müggendorf parce que papa n'aime pas à les voir deux jours absents. Nous avons été tous ensemble à Berneck ⁽¹⁾ où nous avons soupé ; puis hier à Waldhütte ⁽²⁾ avec les Cyriax ⁽³⁾ arrivés avec trois ananas magnifiques. Ils sont déjà repartis (les C. pas les ananas !). Mr Gross ⁽⁴⁾ doit t'avoir envoyé 20 marcs, et à ce propos fais-moi le plaisir de me spécifier un peu tes dépenses. Je ne puis pas t'envoyer « heaps of money », sans savoir pourquoi. Je suppose que ta grand-mère a reçu les 150 marcs que Boni a renvoyés à l'adresse de ton oncle, et j'espère que tout a été réglé pour le mieux, et que ton arrivée le 18 n'a pas dérangé ta tante. Écris-moi comment cela s'est passé, et dis-moi comment tu arranges ta journée. Je te supplie de ne pas gâcher ton temps. J'ai lu la vie de Solon à Ida et à Boni, et afin que les parties ne viennent pas à la traverse de nos études je veux continuer notre cours le matin. Les enfants sont très sages ; dociles, appliqués, ils facilitent ma tâche autant qu'ils peuvent, et il n'est pas survenu un incident désagréable. J'ai derechef retiré ma montre, Boni porte celle de sa grand-mère qui lui a fait bien plaisir. Ta toilette est-elle en bon état ? Les gens se mettent assez mal en effet à Londres, et la plupart des édifices sont laids, malgré cela c'est une belle ville. Tâche d'entendre un sermon du doyen de Westminster; et tâche de bien voir Westminster. — J'espère bien mon cher enfant, que ta tristesse est passée, et que tu te trouves bien. J'ai toujours eu un grand malaise hors de chez moi les premiers jours, et puis je me suis accoutumée au nouveau home, si bien qu'il m'en coutait de le quitter. Adieu mon enfant chéri, je diviserai toujours mes lettres en deux parties, d'abord l'admonestation et les remontrances, et puis la narration pour la bonne bouche. Nous t'embrassons tous tendrement et pensons à toi avec amour. Que la bénédiction de Dieu repose sur toi !

Ta mère
C. W.R

Bayreuth, 21 juin 1878.

35*

[De Bayreuth à Londres, 24 juin 1878] ⁽⁵⁾

Il y a un tel bruit de cloches ce matin, que ton papa s'est écrié « ist denn Schwabacher gestorben? » ⁽⁶⁾ ce dont je ris encore tout en me demandant quelle fête c'est. La St Jean, je m'en souviens à présent, je l'ai toujours fêtée dans ma jeunesse, et nous allions prendre des glaces en l'honneur du Précurseur et de l'Évangéliste que j'aimais tous les deux et que je fêtais ensemble ; ma gouvernante me passait cette fantaisie. Plus tard je dis à ton père que c'était son patron que j'avais fêté ainsi ; plus tard encore ce sont les Maîtres-chanteurs qui ont donné à cette fête pour moi une consécration nouvelle. Aujourd'hui je pense

(1) Le 18 juin. Berneck est à moins de quinze kilomètres au nord-est de Bayreuth.

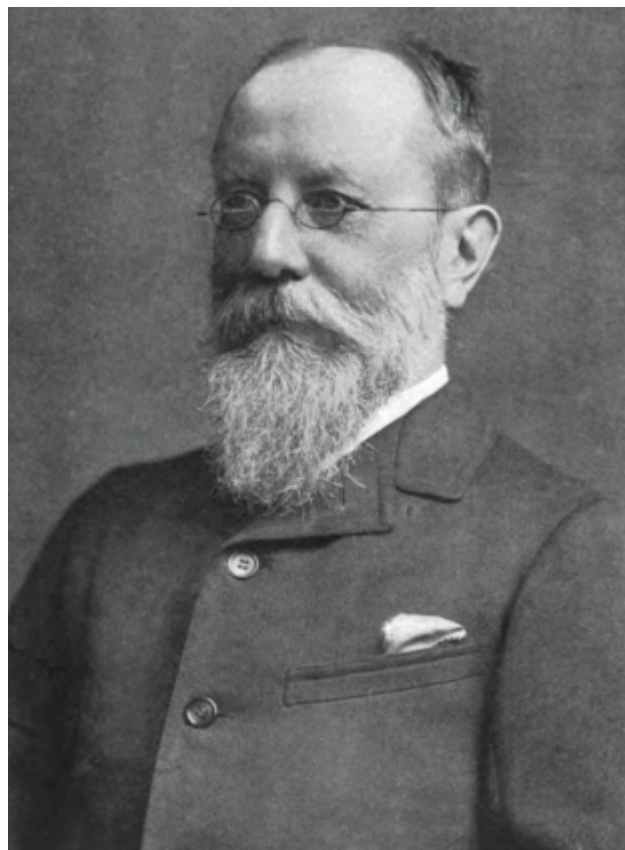
(2) Lieu d'excursion à proximité de Bayreuth.

(3) Julius Theodor Friedrich Cyriax (Gotha, 11 mars 1840 - 29 septembre 1892), droguiste en gros et à l'exportation, revendeur d'articles divers de pharmaciens, et compositeur occasionnel. Membre de la Wagner Society de Londres. Sa femme Anna était née Eckenstein.

(4) Albert von Gross (Bambreg, 25 mars 1841 - Bayreuth, 5 juin 1931), gendre de Feustel, il fut par la suite directeur financier du festival de Bayreuth.

(5) Conservée seulement sous forme de fragment.

(6) « Schwabacher est-il mort ? ». Schwabacher était un policier de Bayreuth.



Edward Dannreuther en 1898.

© D.R.

à toi mon enfant, et veux te dire que ta lettre m'a fait plaisir, et que je te remercie de n'avoir pas été chez ton père. ⁽⁷⁾ Je ne comprends pas que M^r Dannreuther ⁽⁸⁾ te l'ait proposé ; et tu as fait preuve de tact, de sens et de cœur en te conformant au désir de ton père. Je t'en remercie tout particulièrement ; même nos sentiments les plus naturels et les plus légitimes il faut les savoir maîtriser dans l'intérêt de ceux que nous aimons, et il faut bien plus de force d'amour pour se contenir que pour se laisser aller. Ainsi *tu as très bien fait*.

Tu ne me racontes pas comment tu es arrivée chez les Bojanowski, si l'on t'attendait à la gare, si Dannreuther t'a accompagnée etc. Dis-moi aussi les toilettes que tu fais (par ex. au bal) et si tes robes suffisent. Est-ce que ta robe de laine blanche va bien à présent ? Tu fais très bien de t'occuper des enfants, et je suis bien contente que les petits Dannreuther se soient si vite attachés à toi. Est-ce que tes petits cadeaux ont fait plaisir aux Bojanowski ?

Le 1^{er} août 1878, Cosima écrivait, en français, la lettre qui suit à Hans von Bülow, conservée aux archives nationales de la fondation Richard Wagner de Bayreuth, consultable sous forme numérisée à l'adresse suivante : <https://digital.wagnermuseum.de/ncrw/content/titleinfo/16313>.

(7) Hans von Bülow donnait des concerts à Londres du 8 au 18 juin. Il a toujours repoussé les retrouvailles avec ses enfants, par crainte de l'émotion d'une telle rencontre. Bien qu'ayant accepté la visite de Daniella auprès de sa mère, il ne souhaitait pas s'y rendre en même temps.

(8) Edward Dannreuther (Strasbourg, 4 novembre 1844 - Hastings, 12 février 1905), pianiste, musicologue et professeur de piano installé en Angleterre depuis 1863. Il avait fondé en 1872 la Wagner Society de Londres. Son père s'installa à Cincinnati, où il créa une manufacture de piano.

Monsieur,

J'apprends par notre fille que vous avez donné rendez vous à M^{me} votre sœur à Bade, et cette circonstance m'incite à une démarche auprès de vous, qui me tient à cœur depuis quelque temps, et que je ne fais qu'après mûre réflexion. Il s'agit, comme vous le devinez de nos enfants, et en particulier de Daniella. Je ne connais pas l'impression produite par elle sur sa famille, je sais seulement qu'elle s'y trouve heureuse et comme chez elle, et qu'elle croit avoir lieu de penser qu'on l'a prise à gré ; M^{me} votre sœur éclaircira ce point, sans difficulté j'imagine, en vous parlant. Voici maintenant les réflexions que m'a suggérées la rentrée possible de Daniella sous mon toit. Elle a dix-sept ans passés, et ce que j'ai pu faire pour son éducation comme pour son instruction je l'ai fait ; la confiance dont vous m'avez honorée, monsieur, en n'intervenant pas une fois dans les détails de la tâche que je me suis efforcée de remplir, me dispense de m'étendre plus longtemps ici sur la manière dont j'ai pris à cœur cette tâche. Il ne me resterait plus à présent qu'à la mener dans le monde, à donner le coup de rabot à son éducation, et en fin de compte à la marier. Or ici surgissent pour moi des difficultés presque insurmontables ; je suis installée dans un trou et ma vie devient de jour en jour plus sédentaire, non seulement par goût mais aussi par devoir, j'ai presque dit par nécessité, me fiant à vous, monsieur, pour comprendre dans quel sens j'use de ce mot. Il ne m'est pas possible, par exemple, de procurer ici à mes enfants les maîtres nécessaires pour parfaire leur éducation, ni de leur procurer d'autres distractions que celles, très élevées à la vérité, mais peut-être peu divertissantes, des entretiens de notre maison. Jusqu'ici tout a bien marché, et ce que je pouvais faire suffisait ; mes leçons, des relations de jeunes filles, quelques excursions, voire quelques bals assez ridicules ou je l'ai menée ici, pouvaient satisfaire les dix-sept ans de notre fille. Je vous demande si cela peut continuer ainsi avec avantage pour elle. La pensée de cette demande ne me fut point venue si elle se trouvait vis-à-vis de moi dans une condition tout à fait normale ; dans ce cas je n'irais pas par quatre chemins, et je me dirais, et au besoin je le lui dirais, les enfants partagent la vie de leurs parents et n'ont pas à se soucier du reste. La situation donnée, peut-être aussi le caractère de notre fille étudié, j'ai cru du moins de mon devoir de vous soumettre la question. Il n'est guère possible qu'elle fraye avec deux familles entièrement isolées l'une de l'autre sans qu'il en résulte des conflits ; vous me direz et je me le dis moi aussi que ces conflits sont l'épreuve nécessaire à une nature noble, et que si elle est bien née elle en sortira victorieuse, cependant il est possible aussi que ces conflits prématurés développent de mauvaises dispositions, qui sans eux eussent péri faute de nourriture. Et, une fois déterminée à vous consulter, je n'hésite pas à entrer dans des détails peut-être fastidieux ; d'après ses lettres on la choye et la gâte beaucoup, or pour ma part, j'ai toujours été sévère, et je n'ai jamais laissé échapper une occasion de lui dire ses vérités tant sur le fond que sur la forme des choses, j'ai tâché de l'élever simplement afin qu'elle ne fut pas à charge à l'homme qu'elle épouserait et auquel elle n'était pas appelée à apporter une grande fortune, et j'ai seulement tâché de lui communiquer de bonnes manières, et de la distinction d'esprit. Je ne saurais changer de méthode, car selon moi elle n'est point encore ferme, et je ne puis considérer son

éducation comme achevée. — La faible puissance qu'ont les remontrances, les exhortations, les conseils, ne devra-t-elle pas être annulée ? Et un profond mécontentement de son existence chez moi, ne devra-t-il pas surgir et exercer une influence pernicieuse sur le développement de ses plus jeunes sœurs ? Tel [est] le problème que je vous soumetts, monsieur, en vous priant de vouloir bien m'aider à le résoudre. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas monsieur, qu'ici il ne s'agit que d'elle, de son bien, voire de son agrément ? Pour moi, vous savez que la présence de nos enfants dans ma maison a formé un des beaux fleurons de la couronne de ma vie, et que loin de me peser elle m'a toujours remplie de fierté et de satisfaction. Si vous jugez convenable que Daniella reprenne la vie dans ma maison, si vous pensez que ce qu'elle y trouve est de plus de prix que ce qu'elle y perd, je serai tranquillisée, et je verrai à lutter contre les difficultés intimes de son cœur ; si mes appréhensions vous semblent justifiées, vous répugnerait-il de vous en expliquer avec M^{me} votre sœur, et de prendre des dispositions dans lesquelles vous aurez n'est-ce pas la bonté de me laisser intervenir pour ma quote part ? Quand je parle d'intervention je ne l'entends qu'au matériel, car je suis trop convaincue de l'action pernicieuse d'une double influence pour ne pas me départir de toute ingérence du moment que notre fille serait placée sous une autre autorité ; c'est ainsi que je ne lui ai pas donné une ligne pour aucun de mes amis de Londres, et que j'ai même prié les D chez lesquels elle était descendue en attendant que sa tante put la recevoir, de ne pas s'étonner qu'elle ne leur fit même pas une visite de remerciement. Pour rien au monde je ne voudrais m'en remettre à des étrangers du soin de veiller sur sa jeunesse, les amies recommandables par leur caractère et leur intelligence ne m'eussent point fait défaut, et j'aurais pu lui faire faire soit en Italie soit en France une bonne compagnie, séjour qui n'eut peut-être pas été sans fruit ; mais je tiens avant tout à la famille, et je voudrais qu'elle ne quittât ma maison que pour entrer dans celle qu'elle pourrait considérer comme la sienne. Cela serait-il le cas en Angleterre ? Je l'ignore et je vous le demande, monsieur ; en cette circonstance j'en appelle exclusivement à votre jugement. Si, réflexion faite vous trouviez que les dangers dont je signale la possibilité étaient moindres que ceux qui devraient résulter d'un changement, j'acquiescerais à cette décision, et je vous demanderais seulement de vouloir bien en cette fois unique, adresser à votre fille les paroles graves, dont je crois que l'exposé que je viens de faire, vous aura démontré l'urgence. Je ne pourrais plus suffire à ma tâche si de votre côté monsieur, il ne lui était enjoint de m'y assister.

Veillez, monsieur, me pardonner l'ennui que vous causeront ces lignes, et que je vous aurais certes épargné, si j'avais su comment me tirer à moi seule avec avantage pour nos enfants de la difficulté naissante. Veillez aussi me permettre de réitérer ici l'expression de mon profond respect et de mon inaltérable reconnaissance.

C. Wagner.

Bayreuth
1 août 1878

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung,
Bayreuth. NA II B b 2 Nr. 26]



© National Portrait Gallery, London - NPG AX38140

Karl Klindworth en 1872.
(Photographie de Joseph Albert, à Munich)

36*

[De Bayreuth à Londres, 7 août 1878]

J'ajoute une feuille de papier opaque à toutes ces pages transparentes, mon enfant, à cause de tes yeux et un peu aussi à cause des miens. Ton papier fin est de beaucoup meilleur que le nôtre et quand tu nous reviendras je te prierai de m'en apporter une petite provision. J'ai écrit à ton père ce matin que je désirais que tu demeures le plus longtemps possible dans ta famille, et que la seule chose qui me ferait dicter ton retour ce serait le cas où tu gênerais ; je me repose sur toi, mon enfant, pour juger de cela. Je me figure aisément que tu éprouvas une certaine gêne à te trouver sans elle chez ta tante, mets toute la bonne grâce et toute la délicatesse possibles à rendre le séjour agréable à ton oncle, ne sois pas turbulante ni bruyante, mais attentive, prévenante et d'un enjouement discret. Je te recommande surtout tes relations avec ta grand-mère, c'est à cause d'elle que ton père a souhaité que tu te rendisses à Londres, consacre-lui une bonne voire la meilleure part de ton temps et applique-toi à ne rien dire qui puisse la froisser. C'est là une très bonne école que tu ne trouves pas chez nous où l'on te représente les choses sans irritation, et où par conséquent tu peux davantage te laisser aller. L'explosion de ta grand-mère ne m'a pas surprise, j'ai été témoin de ces irritations inexplicables, et je crains que l'âge au lieu de les atténuer n'ait fait que les renforcer, car dans la jeunesse et l'âge mûr on a toujours quelques satisfactions, quelques illusions, quelques espérances qui nous égayent ; dans la vieillesse on se sent à charge à soi, quelquefois aux autres, et il faut une bien grande âme, et un passé bien satisfaisant pour supporter avec calme la vie à son déclin. Ta

grand-mère n'a plus longtemps à vivre, aie ceci présent à l'esprit, et que cette pensée soit le mobile de tes rapports avec elle, je t'en prie instamment. — M^r Klindworth⁽¹⁾ est ici et nous a donné de bonnes nouvelles de ton père, Dieu merci, mais il reste toujours à craindre que le travail excessif auquel il se livre sans relâche nuise de nouveau à sa santé à peine rétablie : n'oublie jamais de prier pour lui en rentrant en toi. Il faut que je te communique quelque chose qui m'a presque fait autant de plaisir que ta lettre, laquelle cependant m'en a fait beaucoup, c'est que Malwida⁽²⁾ m'écrivit que les Glehn⁽³⁾ ont très bien parlé de toi ; si j'apprends que ta famille te loue aussi, il ne me restera plus rien à désirer. — Les échantillons que tu m'envoies sont fort jolis, je crains seulement que cette couleur de sable ne t'aïlle pas très bien, et la soie n'est plus beaucoup de mode pour les jeunes filles mais la laine très fine ornée de flots de rubans ; peu importe ces raies roses doivent être fort jolies le soir. — M^r Klindworth nous a fait bien plaisir hier soir en nous jouant un nocturne et la barcarole de Chopin, c'est un excellent pianiste et un musicien consommé, et Boni qui s'est prise de passion pour le piano, Dieu sait comment et pourquoi, était toute ravie. Nous avions chez nous les trois Wolzogen (Tante Schinkel),⁽⁴⁾ les trois Seidlitz et Mme Jäger⁽⁵⁾ ; avec les enfants et miss Murchison (non soulignée) quinze personnes ; tout le monde fort bien, chacun suivant son rôle.

Quant à Ida elle n'a rien dit, sauf qu'elle ne me montrait pas ta lettre parce qu'elle était écrite en l'air. C'est sa mine (que tu connais) qui m'a fait deviner que tu l'avais priée de ne pas m'apporter ta lettre.

Ta grand-mère n'a peut-être pas tort pour ce qui est de la publication de cette correspondance, et il me semble aussi qu'on ferait mieux de ne publier que les œuvres faites pour la publicité. Mais il n'y a pas lieu de s'exaspérer plus là-dessus que sur tant d'autres choses du même genre. As-tu trouvé le livre Eugénie de Guérin⁽⁶⁾ chez ta grand-mère ? Il est vraiment beau et édifiant ; une pauvre fille dans un coin de la Bretagne, uniquement occupée de ses devoirs de maison

(1) Karl Klindworth (Hanovre, 25 septembre 1830 - Stolpe, 27 juillet 1916), pianiste et chef d'orchestre, élève de Liszt. Il effectua de nombreuses réductions pour piano des opéras de Wagner. En 1907, il recueillit, et adopta par la suite, une parente de son épouse, Winifred Marjorie Williams (née à Hastings le 23 juin 1897) qui, le 22 septembre 1915, épousa Siegfried Wagner, le fils de Richard Wagner.

(2) Malwida von Meysenbug (Cassel, 28 octobre 1816 - Rome, 26 avril 1903), amie des Wagner et témoin de Cosima lors de son mariage.

(3) Mary Emily, « Mimi », von Glehn (Sydenham, Londres, 1842 - Lewisham, Londres, 8 janvier 1886), élève préférée de Hans von Bülow, morte de la phthisie. Elle était la sœur d'Alfred de Glehn (1848-1936), ingénieur en chef à la société alsacienne de constructions mécaniques de Mulhouse. Son neveu, Wilfrid Gabriel, « Wilfried » de Glehn (1870-1951) fut un peintre impressionniste britannique. La famille, originaire du village de Glehn, près de Cologne, avait longtemps séjourné en Estonie, avant que le père de Mimi, Robert William (Talinn, 6 janvier 1801 - Lewisham, 22 juillet 1885), marchand, ne vînt s'installer en Angleterre. Il eut 11 enfants en tout, dont Mimi.

(4) Susan Schinkel (née en 1811) était la fille de l'architecte Karl Friedrich Schinkel (Neuruppin, 13 mars 1781 - Berlin, 9 octobre 1841). Sa sœur Elisabeth (née à Berlin, le 17 août 1822) avait épousé le 10 octobre 1847, à Berlin, Alfred, baron von Wolzogen (Francfort-sur-le-Main, 27 mai 1823 - San Remo, Italie, 13 janvier 1883), fonctionnaire de l'administration d'État à Breslau, et intendant du théâtre de Schwerin, le père de Hans von Wolzogen.

(5) Aurelie Wilczek (vers 1840 - après 1903), soprano et professeur de chant. Débute à Cassel en 1864. Elle avait épousé le ténor Ferdinand Jäger, qui chanta Parsifal à Bayreuth en 1882.

(6) Eugénie de Guérin (château du Cayla près d'Albi, 29 janvier 1805 - 31 mai 1848), femme de lettres, sœur du poète Maurice de Guérin. Fortement marquée par le christianisme et l'*Imitation de Jésus-Christ*, elle tint un journal, que son ami Barbey d'Aurevilly qualifia ainsi : « Le Journal d'Eugénie, c'est l'*Imitation* qui a passé par le cœur de la femme ».

et préoccupée du sort de son frère, a par son journal produit une œuvre classique de forme, édifiante par les sentiments, et pleine des pensées les plus originales et les plus profondes. Ce livre que j'ai d'abord lu il y a de cela quinze ans, ne m'a plus quittée depuis.

Je suis bien aise que tu aies vu Grosvenor ; j'y ai passé une soirée brillante donnée par Lady Lindsay, et même le soir et à la lueur du gaz les tableaux de Burne Jones faisaient très bien. Ce sont les portraits de Watts (un de Burne Jones entre autres) qui sont remarquables. Demande donc à Mimi Glehn si elle connaît M^{rs} Grosvenor, deux frères que j'ai rencontrés chez les Dannreuther et les Lewes et qui m'ont paru avoir l'intelligence bien cultivée. Et les Lewes est-ce que Mimi Glehn ne les voit pas ?

M^r Gross t'a expédié les dix livres, je compte sur toi pour être économe, et me dire quand tu auras dépensé cette somme. Tu pourrais en accuser réception à Marie Gross⁽¹⁾ en lui répondant à la lettre qu'elle t'a écrite de Starnberg. Tu te rappelles le jour de fête et le gâteau ! Et les susceptibilités. Dorénavant ! — — —

La façon dont ton père me parle de Mimi Glehn fait que je suis, on ne peut plus, satisfaite de ta liaison avec elle ; seulement ne sacrifie jamais ta grand-mère, n'est-ce pas ?

Adieu, mon cher enfant, que Dieu soit en toi ; parle-moi toujours bien à cœur ouvert et de tes joies et de tes petites peines ; jouis des unes, et profite des autres. Dis-moi comment tu t'es tirée d'affaire en l'absence de ta tante. Mille tendres bénédictions.

Ta mère.

7 août 1878.

37*

[De Bayreuth à Londres, 23 août 1878]

J'espère que tu es entièrement remise, mon enfant, et que tu recommences à jouir des agréments que tu trouves dans ta vie actuelle. Je n'ai pas beaucoup de temps aujourd'hui mais assez cependant pour t'envoyer un mot. Ton cher grand-père est chez nous ; il est arrivé hier dans un état de santé florissant. Je ne sais pas encore combien de temps il nous restera et je me garde de le lui demander, car je sais que son séjour doit être limité ! Dans la matinée la C^{tesse} Voss⁽²⁾ m'a fait le plaisir de sa visite, elle a beaucoup regretté de ne pas te voir, et je l'ai regretté aussi car je voudrais que tu gagnasses son affection ; c'est une des femmes que j'aime et que j'estime le plus, et nous avons passé trois heures des plus agréables pour moi, ensemble. Ta grand-mère doit la connaître (elle est née Henckel-Donnersmarck) car elle connaissait sa belle-fille M^{me} de Tann. J'attends Malwida et Emilie Sierzputowska,⁽³⁾ et par ainsi j'aurai revu cet automne les trois femmes que j'aime le plus et qui m'ont marqué le plus de sympathie.

Je te remercie mon enfant, d'avoir écrit à Marie Gross, et je regrette que tu ne sois pas assez bien pour écrire à ton papa pour le 25 ;⁽⁴⁾ peut-être aurais-tu pu te forcer, car tu ne pouvais pas encore savoir dimanche si tu ne serais pas en état d'écrire mercredi (aujourd'hui) ou jeudi. Tu n'oublies pas l'anniversaire

de ta grand-mère n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu prépares ? Tu ne me parles pas d'elle ; je sais qu'elle est difficile à vivre pour bien des raisons, mais à cause de cela même je considère les rapports avec elle comme une excellente école, pourvu que tu ne te laisses pas aller. Sais-tu ce qui me préoccupe beaucoup aussi, ce sont tes allées et venues seule ; M^r Klindworth m'a dit que jamais, *au grand jamais* les jeunes personnes ne sortaient seules en Angleterre, qu'elles prenaient toutes leurs leçons en présence de leur gouvernante, et qu'il ne s'expliquait pas plus que moi que tu eusses la liberté de courir ainsi. Comme suivant le proverbe à quelque chose malheur est bon, je compte sur cette liberté inusitée pour te donner un maintien plus posé et une tenue plus réservée. Ce jeune homme qui t'a reconduite le soir, après la réception des Glehn, ne me sort pas de la tête ! ... Et l'expérience de M^r Klindworth et de la C^{tesse} Voss a confirmé mon opinion.

Boni m'a encore fait du chagrin par sa malice envers miss Murchison, mais elle s'en est vivement repentie et depuis elle fait son possible pour être plus aimable, je fais de mon côté comme si de rien n'avait été. — La pauvre miss M. est un peu niaise, mais comme elle est très bonne personne, il est aisé de s'arranger avec elle.

Mme de Meyendorff⁽⁵⁾ arrive cette après-midi et j'ai du plaisir à la revoir. Ton grand-père nous a raconté maint détail de son séjour de Paris où il a vu entre autre Victor Hugo, Mme Gautier⁽⁶⁾ et bien entendu tout le monde officiel. La C^{tesse} Krockow⁽⁷⁾ te dit mille choses, elle est à Stockholm en ce moment, et me demande si tu te plais en Angleterre. — Les enfants t'ont raconté les drôleries et les riens quotidiens. Nous avons fait une belle promenade au bois lundi dernier, par un temps magnifique, mais je crois que nous n'en ferons plus, car l'automne est là bien décidément, et on nous a volé l'été. As-tu prié ton oncle de t'expliquer un peu les affaires d'Allemagne ? À Munich on dit: « Wir wollen nicht Pilotysiren » en faisant allusion à la dénonciation incroyable faite par un peintre renommé. Et à Paris on dit chyprier au lieu de chiper (qui veut dire: mauser).⁽⁸⁾

Les enfants t'ont-ils raconté que je renvoyais Marie ! C'est une concession que je fais à la cuisinière et dont je me repensais déjà en la faisant, car c'est un acte de faiblesse, et je sacrifie cette pauvre fille à l'humeur de sa collègue. Mais que faire, il me faut la paix avant tout, j'ai tâché de la sauver par cet acte que je me reproche et je me demande si j'y réussirai !

Pour terminer, mon enfant, je te prie de me faire savoir ce que tu désirerais et ce dont tu auras besoin pour le 12 octobre ;⁽⁹⁾ tu sais que je m'y prends de longue main, que je n'aime à rien bâcler et surtout pas les marques d'affection. Ainsi réfléchis. Toi-lette ? ... Livres ? Brimborions ? Linge ?

Tu ne m'as pas dit si tu avais reçu l'argent ? Mille tendresses ; les enfants t'écriront dimanche. Que Dieu soit avec toi !

C. W.

23 août 1878.

Ton père a joué à Bade avec le plus grand succès.

(1) Henriette Marie Feustel (1852 - 1912), fille de Friedrich et de Friedrich (Egern, Tegernsee, 21 janvier 1824 - Bayreuth, 12 octobre 1891) et de Marie Louise Ulrike Josephin Kolb (née à Untersiemau, Cobourg, 19 juin 1823). Elle avait épousé le 19 juin 1872 Adolf von Gross. Leur couple n'eut point d'enfant.

(2) Luise Henckel von Donnersmarck (1820-1902) avait épousé en 1841 Felix Georg von Voß (1801-1881).

(3) Proche amie de Marie von Moukhanoff.

(4) Le 25 août était l'anniversaire de mariage de Richard et de Cosima.

(5) Olga Gortschakoff (1838-1926), fille d'un prince varsovien, avait épousé le baron Felix Meyendorff (1834-1871), diplomate russe. Amie de Liszt.

(6) Judith Gautier (1845-1917).

(7) Amie des Wagner. Voir note 4 page 24 du Bulletin n° 357.

(8) Allusions à l'actualité. Je n'ai pu identifier la première. La dernière phrase fait référence au congrès de Berlin qui se tint du 13 juin au 13 juillet 1878, et céda notamment l'île de Chypre au Royaume-Uni.

(9) Anniversaire de Daniela.